

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

HENRI VI (1RE PARTIE)

WILLIAM SHAKESPEARE

Drame historique — 1591

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

TALBOT	67 rép.	MAIRE DE LONDRES	2 rép.
PUCELLE	52 rép.	FILS	2 rép.
CHARLES	47 rép.	GARGRAVE	2 rép.
GLOCESTER	47 rép.	PORTIER	2 rép.
SUFFOLK	43 rép.	DEUXIÈME SERVITEUR	2 rép.
ROI HENRY	30 rép.	TROISIÈME SERVITEUR	2 rép.
YORK	30 rép.	SENTINELLE	2 rép.
SOMERSET	29 rép.	WILLIAM LUCY	2 rép.
PLANTAGENET	27 rép.	LÉGAT	2 rép.
WINCHESTER	26 rép.	DUC DE GLOCESTER	1 rép.
RENÉ	24 rép.	RICHARD PLANTAGENET	1 rép.
WARWICK	24 rép.	JOHN TALBOT	1 rép.
MARGUERITE	22 rép.	SIR JOHN FALSTAFF	1 rép.
BEDFORD	21 rép.	SIR WILLIAM LUCY	1 rép.
ALENÇON	19 rép.	GOUVERNEUR DE PARIS	1 rép.
MESSAGER	16 rép.	UN AUTRE MESSAGER	1 rép.
BOURGOGNE	16 rép.	DEUXIÈME MESSAGER	1 rép.
COMTESSE	14 rép.	UN TROISIÈME MESSAGER	1 rép.
LUCY	14 rép.	DEUXIÈME GARDIEN	1 rép.

VERNON	13 rép.	CARDINAL DE WINCHESTER	1 rép.
EXETER	12 rép.	GLOGESTER	1 rép.
BÂTARD	12 rép.	GLANSDALE	1 rép.
JOHN	11 rép.	SERGEANT FRANÇAIS	1 rép.
MORTIMER	10 rép.	SERGEANT	1 rép.
BASSET	6 rép.	PREMIÈRE SENTINELLE	1 rép.
MAIRE	5 rép.	UNE SENTINELLE	1 rép.
SALISBURY	5 rép.	SOLDAT ANGLAIS	1 rép.
CAPITAINE	5 rép.	SOLDAT	1 rép.
TROISIÈME MESSAGER	4 rép.	TOUS	1 rép.
PREMIER GARDIEN	4 rép.	PREMIER SOLDAT	1 rép.
BERGER	4 rép.	BOUBGOGNE	1 rép.
WOODWILLE	3 rép.	GÉNÉRAL	1 rép.
PREMIER DOMESTIQUE	3 rép.	SERVITEUR	1 rép.
MAÎTRE CANONNIER	3 rép.	CARDINAL BEAUFORT	1 rép.
PREMIER SERVITEUR	3 rép.	CARDINAL	1 rép.
FALSTAFF	3 rép.	FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE DE HENRY VI	1 rép.

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

Acte I	6
---------------------	----------

ACTE I

SCÈNE I

(L'abbaye de Westminster.)

BEDFORD

— Que les cieux soient tendus de noir ! Que le jour fasse place à la nuit !
— Comètes, qui amenez le changement des temps et des empires, — secouez dans le firmament vos tresses cristallines, — et fouettez-en les mauvaises étoiles rebelles — qui se sont liguées pour la mort de Henry !
— Henry cinq, roi trop illustre pour vivre longtemps ! L'Angleterre n'a
jamais eu un si grand roi ! 5

GLOCESTER

— Avant lui l'Angleterre n'a jamais eu de roi ! — Il avait la vertu digne du commandement ; — l'épée qu'il brandissait aveuglait les hommes de ses rayons ; — ses bras s'étendaient plus loin que les ailes du dragon. — Ses yeux étincelants, pleins du feu de la colère, — faisaient reculer ses ennemis éblouis, — mieux que le brûlant soleil de midi tombant sur leurs visages. — Que dirais-je ? ses actes défient toute parole ; — il n'a
jamais levé le bras que pour vaincre. 10

WINCHESTER

— C'était un roi béni par le roi des rois. — Pour les Français, le terrible jour du jugement — sera moins terrible que ne l'était sa vue. — Il a gagné les batailles du Dieu des armées. — Ce sont les prières de l'Église qui l'ont fait si prospère ! 15

GLOCESTER

— L'Église ! où est-elle ? Si les gens d'Église n'avaient pas tant prié, — le fil de son existence ne se serait pas si tôt usé. — Vous n'avez de goût que pour un prince efféminé, — que vous puissiez dominer comme un écuyer. 20

WINCHESTER

— Quel que soit notre goût, Gloucester, tu es Protecteur ; — et tu aspires à gouverner le prince et le royaume. — Tu as une femme altière qui a sur toi plus d'empire — que Dieu et les saints ministres de la religion.

GLOCESTER

— Ne parle pas de religion, car tu aimes la chair ; — et, l'année durant, tu ne vas jamais à l'église, — si ce n'est pour prier contre tes ennemis. 25

MESSAGER

— Mes honorables lords, salut à vous tous ! — Je vous apporte de France de tristes nouvelles — de désastres, de massacres, de revers : — la Guyenne, la Champagne, Reims, Orléans, — Paris, Gisors, Poitiers, sont complètement perdus. 30

BEDFORD

— Que dis-tu donc, l'homme, devant le cadavre de Henry ? — Parle bas, ou à la nouvelle de ces grandes villes perdues, — il va crever le plomb et s'arracher de la mort.

GLOCESTER

— Paris est-il perdu ? Rouen s'est-il rendu ? — Si Henry était rappelé à la vie, — ces nouvelles lui feraient une fois de plus rendre l'âme.

35

EXETER

— Comment ont eu lieu ces pertes ? Quelle trahison les a causées ?

EXETER

— Si nos larmes manquaient à ces funérailles, — ces nouvelles en feraient déborder le flot.

BEDFORD

— C'est moi qu'elles intéressent : je suis régent de France. — Donnez-moi ma cotte d'acier, je vais combattre pour reprendre la France. — Arrière ces vêtements déshonorants du désespoir ! — Je veux que les Français pleurent, non avec leurs yeux, mais par leurs blessures, — sur leurs misères un instant interrompues.

40

DEUXIÈME MESSAGER

— Milords, lisez ces lettres, pleines de désastreux événements. — La France s'est tout entière révoltée contre l'Anglais, — excepté quelques petites villes sans importance. — Le Dauphin Charles est couronné roi à Reims ; — le bâtard d'Orléans s'est joint à lui ; — René, duc d'Anjou, prend parti pour lui ; — le duc d'Alençon vole à ses côtés.

45

EXETER

— Le Dauphin couronné roi ! tous volent à lui ! — Oh ! où voler nous-mêmes pour échapper à tant de honte ?

50

BEDFORD

— Gloucester, pourquoi doutes-tu de mon ardeur ? — J'ai dans ma pensée rassemblé une armée — dont la France est déjà inondée.

TROISIÈME MESSENGER

— Mes gracieux lords, dussé-je ajouter aux larmes — que vous versez en ce moment sur le cercueil du roi Henry, — je dois vous instruire d'un terrible combat — entre le grand lord Talbot et les Français.

55

WINCHESTER

— Un combat où Talbot a triomphé, n'est-ce pas ?

BEDFORD

— Talbot est tué ! Eh bien, je vais me tuer moi-même, — pour avoir vécu ici oisif dans la pompe et dans l'aisance, — tandis qu'un si vaillant chef, par défaut de secours, — était trahitusement livré à ses lâches ennemis !

60

TROISIÈME MESSENGER

— Oh ! non, il vit ; mais il a été fait prisonnier, — ainsi que lord Scales et lord Hungerford ; — les autres ont pour la plupart été massacrés ou pris.

BEDFORD

— Ce sera moi seul qui paierai sa rançon. — Je précipiterai le Dauphin de son trône, — et sa couronne sera la rançon de mon ami ; —

j'échangerai quatre de leurs seigneurs contre un des nôtres. — Adieu, 65
mes maîtres, je vais à mon devoir. — Il faut que j'allume sur-le-champ
des feux de joie en France, — pour célébrer la fête de notre grand saint
Georges. — Je vais prendre avec moi dix mille soldats, — dont les san-
glants exploits feront trembler l'Europe entière.

EXETER

— Lords, rappelez-vous le serment que vous avez fait à Henry, — ou 70
d'anéantir complètement le Dauphin, — ou de le ramener à l'obéissance
sous notre joug.

BEDFORD

— Je me le rappelle ; et je prends ici congé — pour aller faire mes prépa-
ratifs.

BEDFORD

Il sort. 75

GLOCESTER

— Je vais au plus vite à la Tour — pour inspecter l'artillerie et les muni-
tions ; et ensuite je proclamerai roi le jeune Henry.

GLOCESTER

Il sort.

EXETER

— Étant nommé gouverneur particulier du jeune roi, — je me rends au-
près de lui à Eltham, — et je prendrai là les meilleures mesures pour sa 80
sûreté.

EXETER

Il sort.

WINCHESTER

— Chacun a son poste et ses fonctions, — je suis laissé de côté ; il ne reste rien pour moi. — Mais je ne serai pas longtemps un Jeannot sans place ; — je compte tirer le roi d'Eltham, — et m'installer au gouvernail des affaires publiques. 85

WINCHESTER

Il sort.

WINCHESTER

‌

SCÈNE II

(En France. Devant Orléans.)

ALENÇON

— Ils ont besoin de leur potage et de leur bœuf gras ; — il faut qu'ils soient nourris comme des mulets — et qu'ils aient leur sac de provende à la bouche, — ou ils ont l'air piteux de souris qui se noient. 90

RENÉ

— Faisons-leur lever le siège. Pourquoi restons-nous ici inactifs ? — Talbot est pris, lui que nous étions habitués à redouter ; — il ne reste plus que l'écervelé Salisbury ; — et il peut bien épuiser sa bile en vaine colère : — il n'a ni hommes ni argent pour faire la guerre. 95

CHARLES

— Sonnez, sonnez l'alarme ; nous allons fondre sur eux !... — Combattons pour l'honneur des Français humiliés ! — Je pardonne ma mort à celui qui me tue, — s'il me voit reculer d'un pas ou fuir...

CHARLES

Ils sortent.

CHARLES

Fanfare d'alarme. Les Français sont repoussés par les Anglais avec de grandes pertes. 100

CHARLES

Rentrent Charles, Alençon, René et d'autres.

CHARLES

— Qui vit jamais chose pareille ? Quels hommes ai-je donc là ? — Chiens ! couards ! poltrons !... Je n'aurais jamais fui, — s'ils ne m'avaient laissé au milieu de mes ennemis. 105

ALENÇON

— Froissard, un de nos compatriotes, rapporte — que l'Angleterre n'enfantait que des Oliviers et des Rolands, — du temps où régnait Édouard III . — Aujourd'hui, cela est plus vrai que jamais : — ce ne sont que Samsons et Goliaths — qu'elle envoie en cette escarmouche ! Un contre dix ! — De maigres drôles n'ayant que la peau sur les os ! Qui aurait jamais supposé — qu'ils eussent tant de courage et d'audace ! 110

CHARLES

— Laissons cette ville, car ces coquins-là sont des cerveaux fêlés, — et la faim va les rendre plus acharnés encore. — Je les connais depuis longtemps ; ils déchireraient les murs — avec leurs dents plutôt que d’abandonner le siège.

115

RENÉ

— Je crois que leurs bras sont mus par un ressort ou un mécanisme étrange — pour frapper régulièrement comme des battants d’horloge ; — autrement ils ne pourraient pas tenir comme ils le font. — Si l’on m’en croit, nous les laisserons seuls.

ALENÇON

— Soit !

120

ALENÇON

Entre le Bâtard d’Orléans .

BÂTARD

Où est le Dauphin ? J’ai des nouvelles pour lui.

CHARLES

— Bâtard d’Orléans, vous êtes trois fois le bienvenu.

CHARLES

— Allez, faites-la venir.

CHARLES

Le Bâtard sort.

125

CHARLES

Mais d'abord, pour mettre son savoir à l'épreuve, — René, prends ma place et représente le Dauphin. — Interroge-la fièrement, que tes regards soient sévères. — Par ce moyen nous sonderons sa science.

CHARLES

Il se met à l'écart.

RENÉ

— Belle fille, est-ce toi qui prétends accomplir ces merveilleux hauts faits ?

130

PUCELLE

— René, est-ce toi qui crois me mystifier ? — Où est le Dauphin ?...

PUCELLE

Allant à Charles.

PUCELLE

Allons, sors de ta retraite.

PUCELLE

Charles s'avance.

135

PUCELLE

— Je te connais sans t'avoir jamais vu. — Ne sois pas ébahi ; rien ne m'est caché. — Je veux te parler en particulier. — Écartez-vous, seigneurs, et laissez-nous seuls un moment.

RENÉ

— Pour son premier début, elle se comporte hardiment.

RENÉ

Les seigneurs se mettent à l'écart.

140

PUCELLE

Dauphin, je suis, par ma naissance, la fille d'un berger, — et mon esprit n'a été initié à aucune espèce d'art. — Il a plu au ciel et à Notre-Dame-de-Grâce — d'illuminer ma misérable condition. — Un jour que je gardais mes tendres agneaux, — exposant mes joues à la brillante chaleur du soleil, — la mère de Dieu daigna m'apparaître, — et, dans une vision pleine de majesté, — m'enjoignit de quitter ma basse condition — et d'affranchir mon pays de ses calamités. — Elle me promit son aide et m'assura le succès : — elle se révéla dans toute sa gloire ; — jusque-là j'étais noire et basanée ; — les rayons splendides qu'elle a répandus sur moi m'ont parée de cette beauté que vous me voyez. — Adresse-moi toutes les questions possibles, — et j'y répondrai à l'improviste. — Éprouve mon courage, si tu l'oses, par le combat, — et tu reconnaîtras que je suis au-dessus de mon sexe ! — Sois-en convaincu, tu seras fortuné, — si tu me reçois pour ta martiale compagne.

145

150

CHARLES

— Tu m'as étonné par ton fier langage. — Je ne mettrai ta valeur qu'à cette seule épreuve : — tu jouteras avec moi en combat singulier ; — et, si tu es victorieuse, tes paroles sont vraies ; — autrement, je renonce à toute confiance.

155

PUCELLE

— Je suis prête ; voici mon épée à la lame affilée, — qu'ornent de chaque côté cinq fleurs de lis. — C'est en Touraine, dans le cimetière de l'église Sainte-Catherine, — que je l'ai choisie parmi un tas de vieille ferraille. 160

PUCELLE

— Et moi, tant que je vivrai, je ne fuirai jamais devant un homme.

PUCELLE

Ils se battent.

CHARLES

— Arrête, arrête ton bras, tu es une Amazone, — et tu combats avec l'épée de Déborah. 165

PUCELLE

— La mère du Christ m'assiste ; sans elle, je serais trop faible.

CHARLES

— Quel que soit l'être qui t'assiste, c'est toi qui dois m'assister. — Je brûle pour toi d'un impatient désir. — Tu as triomphé à la fois et de mon cœur et de mon bras. — Excellente Pucelle, si tel est ton nom, — permets que je sois ton serviteur, et non ton souverain ; — c'est le Dauphin de France qui te sollicite ainsi. 170

PUCELLE

— Je ne dois pas sacrifier aux rites de l'amour, — car je tiens d'en haut une mission sacrée. — Quand j'aurai chassé d'ici tous tes ennemis, — alors je songerai à une récompense.

CHARLES

— En attendant, accorde un gracieux regard à ton esclave prosterné.

175

(, à part, à Alençon.)

RENÉ

— Monseigneur, il me semble, cause bien longuement.

(, à part, à René.)

ALENÇON

— Sans doute il confesse cette femme jusqu'à sa chemise : — autrement il ne prolongerait pas si longuement cet entretien.

ALENÇON

— Il pourrait bien avoir d'autres fins que celles que nous croyons, nous autres pauvres humains ; — ces femmes sont de rusées tentatrices avec leur langue !

180

ALENÇON

René et Alençon s'avancent.

RENÉ

— Monseigneur, où en êtes-vous ? Que décidez-vous ? — Abandonnons-nous Orléans, oui ou non ?

PUCELLE

— Eh bien, non, vous dis-je, pusillanimes sans foi ! — Combattez jusqu'au dernier soupir, je serai votre égide.

185

CHARLES

— Ce qu'elle dit, je le confirme : nous combattrons à outrance.

PUCELLE

— Je suis prédestinée à être le fléau des Anglais. — Cette nuit je ferai sûrement lever le siège ; — comptez sur un été de la Saint-Martin, sur des jours alcyoniens, — du moment que je suis engagée dans cette guerre. —
La gloire est comme un cercle dans l'eau, — qui va toujours
s'élargissant, — jusqu'à ce qu'à force de s'étendre il s'évanouit dans le néant. — À la mort de Henry finit le cercle de la grandeur anglaise, — et toutes les gloires qu'il renfermait se sont évanouies. — Maintenant je suis comme la barque fière et insolente — qui jadis porta César et sa fortune.
190
195

CHARLES

— Mahomet était-il inspiré par une colombe ? — Toi, alors, tu es inspirée par un aigle. — Ni Hélène, la mère du grand Constantin, — ni les filles de saint Philippe ne te valaient. — Brillante étoile de Vénus, tombée sur la terre, — comment puis-je te révéler assez dévotement ?
200

RENÉ

— Femme, fais ce que tu pourras pour sauver notre honneur ; — chasse les Anglais d'Orléans, et immortalise-toi.

CHARLES

— Essayons immédiatement... Allons, en marche et à l'œuvre ! — Je ne me fie plus à aucun prophète, si elle trompe mon attente.

CHARLES

Ils sortent

205

CHARLES

CHARLES

;

SCÈNE III

(Londres. Les hauteurs devant la Tour.)

GLOCESTER

— Je suis venu inspecter la Tour aujourd’hui ; — depuis la mort de Henry, je crains quelque enlèvement. — Où sont donc les gardiens ? Pourquoi ne sont-ils pas ici à leur poste ?

210

GLOCESTER

Haussant la voix.

GLOCESTER

— Ouvrez les portes ; c’est Gloucester qui appelle.

GLOCESTER

Les domestiques frappent à la porte.

(, de l’intérieur.)

PREMIER GARDIEN

— Qui est-ce qui frappe si impérieusement ?

PREMIER DOMESTIQUE

— C'est le noble duc de Glocester.

215

(, de l'intérieur.)

DEUXIÈME GARDIEN

— Qui que vous soyez, vous ne pouvez être admis céans.

PREMIER DOMESTIQUE

— Est-ce ainsi que vous répondez au lord Protecteur,

(, de l'intérieur.)

PREMIER GARDIEN

— Que le Seigneur le protège ! voilà notre réponse. — Nous ne faisons que ce qui nous est commandé.

GLOCESTER

— Et qui vous a commandé ? Qui donc doit commander, si ce n'est moi ? — Il n'y a d'autre Protecteur du royaume que moi... — Enfoncez les portes, je serai votre garant. — Serai-je ainsi bafoué par une immonde valetaille ?

220

(, de l'intérieur.)

WOODWILLE

— Que signifie ce bruit ? Quels traîtres avons-nous là ?

GLOCESTER

— Lieutenant, est-ce vous dont j’entends la voix ? — Ouvrez les portes ;
voici Gloucester qui veut entrer. 225

(, de l’intérieur.)

WOODWILLE

— Prends patience, noble duc, je ne puis ouvrir ; — le cardinal de Winchester le défend ; — j’ai de lui commandement exprès — de ne laisser entrer ni toi ni aucun des tiens.

GLOCESTER

— Pusillanime Woodwille, le mets-tu donc au-dessus de moi, — lui,
l’arrogant Winchester, ce prélat hautain, — que Henry, notre feu souve-
rain, n’a jamais pu souffrir ? — Tu n’es l’ami ni de Dieu ni du roi. —
Ouvre les portes, ou je vais te jeter dehors tout à l’heure. 230

PREMIER DOMESTIQUE

— Ouvrez les portes au lord Protecteur, — ou je vais les enfoncer, si vous
ne sortez pas sur-le-champ. 235

GLOGESTER

— Prêtre tondu, est-ce toi qui commandes qu’on me ferme les portes ?

WINCHESTER

— C’est moi, ô perfide oppresseur — et non Protecteur du roi et du royaume.

GLOCESTER

— Arrière, conspirateur éhonté, — toi qui as machiné le meurtre de notre feu roi, — toi qui donnes aux putains des indulgences pour leurs péchés. — Je te bernerai dans ton large chapeau de cardinal, — si tu persistes dans ton insolence. 240

WINCHESTER

— Ah ! arrière toi-même ! je ne reculerai pas d'un pied. — Que ceci soit un autre Damas ; sois le Caïn maudit, — et tue ton frère Abel, si tu veux ! 245

GLOCESTER

— Je ne veux pas t'égorger, mais je te chasserai d'ici : — je t'emporterai de ces lieux — dans ta robe écarlate, comme un enfant dans ses langes.

WINCHESTER

— Fais ce que tu voudras ; je te brave à ta barbe.

GLOCESTER

— Eh quoi ! serai-je défié et bravé ainsi à ma barbe ? — Dégainez, mes gens, en dépit des privilèges de ce lieu : — habits bleus contre habits jaunes. 250

GLOCESTER

Glocester et ses gens attaquent le Cardinal.

GLOCESTER

Prêtre, gare à votre barbe, — je vais vous l’allonger, et vous houspiller solidement ! — Je foule aux pieds ton chapeau de cardinal ; — en dépit du pape et des dignités de l’Église, — je vais te secouer par les oreilles. 255

GLOCESTER

— Winchester oison !... vite, une corde ! une corde !

GLOCESTER

À ses gens.

GLOCESTER

— Maintenant, expulsez-les d’ici. Pourquoi les laissez-vous rester ?...

GLOCESTER

Au Cardinal.

GLOCESTER

— Je vais te chasser de céans, loup déguisé en agneau ! Hors d’ici, habits jaunes !... hors d’ici, hypocrite écarlate ! 260

MAIRE

— Fi, milords ! vous, les magistrats suprêmes, troubler ainsi outrageusement la paix publique !

GLOCESTER

— Paix, maire ! tu ne sais pas l’affront qui m’est fait ; — voici ce Beaufort, qui ne respecte ni Dieu ni le roi, et qui a confisqué la Tour pour son usage ! 265

WINCHESTER

— Et voici ce Gloucester, l'ennemi des citoyens, — celui qui toujours pousse à la guerre, et jamais à la paix, — qui impose à vos libres bourses d'énormes amendes, — qui cherche à renverser la religion, — sous prétexte qu'il est Protecteur du royaume, — et qui voudrait s'emparer de l'arsenal de la Tour, — pour se faire couronner roi et supprimer le prince. 270

GLOCESTER

— Je ne te répondrai pas par des paroles, mais par des coups.

GLOCESTER

L'escarmouche recommence.

MAIRE

l'officier. 275

MAIRE

Hommes de tout rang, rassemblés ici en armes aujourd'hui contre la paix de Dieu et du roi, nous vous sommons et commandons, au nom de Son Altesse, de retourner à vos logis respectifs, et de ne plus porter, manier ou employer désormais épée, arme ou dague, sous peine de mort.

GLOCESTER

— Cardinal, je ne veux pas enfreindre la loi ; — mais nous nous retrouverons, et nous nous expliquerons complètement. 280

WINCHESTER

— Gloucester, nous nous retrouverons ; il t'en coûtera cher, sois-en sûr ;
— je veux avoir le sang de ton cœur pour la besogne d'aujourd'hui.

MAIRE

— Je vais appeler les pertuisanes, si vous ne vous retirez pas. — Ce cardinal est plus hautain que le diable.

285

GLOCESTER

— Maire, adieu ; tu n'as fait que ton devoir.

WINCHESTER

— Abominable Gloucester ! garde bien ta tête, — car je prétends l'avoir avant longtemps.

WINCHESTER

Ils sortent.

MAIRE

— Faites évacuer les remparts, et puis nous partirons. — Dieu bon ! que ces nobles ont de rancune ! — Moi, je ne me bats pas une fois en quarante ans.

290

MAIRE

Ils sortent.

MAIRE

‌

SCÈNE IV

(En France. Devant Orléans.)

FILS

— Je le sais, père, et j'ai souvent tiré sur eux ; — mais, malheureusement, j'ai manqué mon coup. 295

MAÎTRE CANONNIER

— Mais maintenant tu ne le manqueras pas. Écoute mes instructions. — Je suis le premier maître canonnier de cette ville. — Il faut que je fasse un acte d'éclat pour me distinguer. — Les espions du prince m'ont informé — que les Anglais, solidement retranchés dans les faubourgs, — pénètrent par une grille secrète — dans la tour là-bas, pour dominer la ville, — et découvrir les points d'où ils peuvent, avec le plus d'avantage, — nous harasser de leur artillerie ou de leurs assauts. — Pour couper court à cet inconvénient, — j'ai braqué contre cette tour une pièce de canon, — et je veille incessamment depuis trois jours — pour tâcher de les voir. Maintenant, mon garçon, veille à ton tour, — car je ne puis rester plus longtemps. — Si tu aperçois quelqu'un, cours m'avertir ; — tu me trouveras chez le gouverneur. 300 305

FILS

— Père, reposez-vous sur moi, soyez sans inquiétude, — je ne vous dérangerai pas, si je puis les apercevoir. 310

FILS

Le maître canonnier sort.

SALISBURY

— Talbot, ma vie, ma joie, te voilà revenu ! — Et comment as-tu été traité pendant ta captivité ? — Et par quels moyens as-tu été rendu à la liberté ? — Causons, je te prie, au haut de cette tourelle.

SALISBURY

— Mais tu ne nous dis pas comment tu as été accueilli.

315

TALBOT

— Avec des outrages, des insultes, d’humiliants sarcasmes. — Ils m’ont mené en pleine place publique, — et m’ont offert en spectacle à toute la population ! — « Voilà, disaient-ils, la terreur des Français, — l’épouvantail qui effraie tant nos enfants ! » — Alors je me suis violemment dégagé des officiers qui me conduisaient, — et avec mes ongles j’ai³²⁰ arraché des pierres du chemin — pour les lancer aux spectateurs de ma honte. — Ma contenance terrible a fait fuir tout le monde ; — personne n’osait m’approcher dans la crainte d’une mort soudaine. — Ils ne me croyaient pas suffisamment gardé entre des murs de fer ; — si grande était parmi eux la terreur répandue par mon nom — qu’ils me suppo-³²⁵ saient capable de briser des barreaux d’acier — et de mettre en pièces des poteaux de diamant. — Aussi avais-je une garde de tireurs choisis — qui sans cesse marchaient autour de moi ; — et, si seulement je bougeais de mon lit, — ils étaient prêts à me tirer au cœur.

GARGRAVE

— Je pense que c’est à la porte nord, car il y a là des seigneurs.

330

GLANSDALE

— Et moi, ici, au boulevard du pont.

TALBOT

— D’après tout ce que je vois, il faut affamer cette ville, — ou l’affaiblir par une succession de légères escarmouches.

TALBOT

Un coup de canon part des remparts, Salisbury et sir Thomas Gargrave tombent.

335

SALISBURY

— Ô Seigneur, ayez pitié de nous, misérables pécheurs !

GARGRAVE

— Ô Seigneur, ayez pitié de moi, malheureux homme !

TALBOT

Coup de tonnerre. Ensuite une fanfare d’alarme.

TALBOT

— Quel est ce fracas ? Quel est ce tumulte dans les cieux ? — D’où viennent cette alarme et ce bruit ?

340

MESSAGER

— Milord, milord, les Français ont concentré leurs forces. — Le Dauphin, secondé d’une certaine Jeanne la Pucelle, — une sainte prophétesse, nouvellement apparue, — arrive avec une grande armée pour faire lever le siège.

MESSAGER

Salisbury pousse un gémissement

345

MESSAGER

TALBOT

Ils sortent emportant les corps.

TALBOT

‌

SCÈNE V

(Devant une des portes d'Orléans.)

TALBOT

— Où est mon énergie, ma valeur, ma force ! — Nos troupes anglaises se retirent ; je ne puis les arrêter ; une femme, revêtue d'une armure, leur
350
donne la chasse !

PUCELLE

— La voici ! La voici qui vient... Je veux me battre avec toi ; — diable ou diablesse, je veux t'exorciser ; — je veux te tirer du sang, sorcière que tu es, — et envoyer vite ton âme à celui que tu sers.

PUCELLE

— Viens, viens. C'est à moi qu'il est réservé de t'humilier.

355

PUCELLE

Ils se battent.

TALBOT

— Cieux, pouvez-vous laisser l'enfer prévaloir ainsi ! Dût sous l'effort de mon courage ma poitrine éclater, — dussent mes bras se disloquer de mes épaules, — je châtierai cette arroganteourgandine.

PUCELLE

La Pucelle entre dans la ville avec ses soldats.

360

TALBOT

— Ma tête tourne comme la roue d'un potier ; — je ne sais où je suis ni ce que je fais ; — une sorcière, par la terreur et non par la force, ainsi qu'Annibal, — met en déroute nos troupes et triomphe comme il lui plaît ! — Ainsi les abeilles, par la fumée, les colombes, par une émanation infecte, — sont chassées de leurs ruches, de leurs logis. — On nous appelle, pour notre acharnement, les dogues anglais ; — maintenant, comme de petits chiens, nous nous sauvons en criant.

365

TALBOT

Courte fanfare d'alarme.

TALBOT

— Écoutez, compatriotes ! ou renouvelez le combat, — ou arrachez les lions du blason d'Angleterre ; — renoncez à votre sol natal, remplacez les lions par des moutons ; — les moutons fuient moins timidement devant le loup, — le cheval ou le bœuf devant le léopard, — que vous devant ces marauds tant de fois soumis par vous. — Cela ne sera pas.

370

TALBOT

Fanfare. Nouvelle escarmouche.

TALBOT

Retirez-vous dans vos retranchements : — vous êtes tous complices de la mort de Salisbury, — car nul de vous ne veut frapper un coup pour le venger. — La Pucelle est entrée dans Orléans, — en* dépit de nous et de tous nos efforts. — Oh ! que je voudrais mourir avec Salisbury ! — Une telle honte me forcera à cacher ma tête.

TALBOT

Fanfare d'alarme. Retraite. Sortent Talbot et ses troupes, poursuivis par les Français.

TALBOT

Paraissent sur les remparts la Pucelle, Charles, René, Alençon et des soldats.

CHARLES

— Divine créature, brillante fille d'Astrée, — quels honneurs te rendrai-je pour ce succès ? — Tes promesses sont comme les jardins d'Adonis, — hier donnant des fleurs, aujourd'hui des fruits. — France, triomphe dans ta glorieuse prophétesse ! — La ville d'Orléans est sauvée ; — jamais notre empire n'a vu un événement plus heureux.

RENÉ

— Pourquoi ne pas faire sonner toutes les cloches de la ville ? — Dauphin, commandez aux citoyens d'allumer des feux de joie, — et de festoyer et de banqueter en pleines rues, — pour célébrer le triomphe que Dieu nous a donné.

ALENÇON

— Toute la France sera pleine d'allégresse et de joie, — quand elle apprendra quels hommes nous nous sommes montrés.

CHARLES

Fanfares : ils sortent.

395

CHARLES

‌

SCÈNE VI

(Même lieu.)

SERGEANT

— Camarades, prenez vos postes et soyez vigilants. — Si vous remarquez quelque bruit, quelque soldat — s'approchant des murailles, fais-nous-le savoir — au corps de garde par quelque signal éclatant.

PREMIÈRE SENTINELLE

— C'est dit, sergent.

400

PREMIÈRE SENTINELLE

Le sergent se retire.

PREMIÈRE SENTINELLE

Ainsi les pauvres subalternes, — pendant que les autres dorment tranquillement dans leurs lits, — sont contraints de veiller dans les ténèbres, sous la pluie, par le froid.

PREMIÈRE SENTINELLE

Arrivent Talbot, Bedford, Bourgogne et des soldats portant des échelles : leurs tambours font entendre un sourd roulement.

405

TALBOT

— Lord régent, et vous, Bourgogne redouté, — dont l’alliance nous rend amis — la contrée d’Artois, le pays wallon et la Picardie, — pendant cette nuit propice, les Français reposent en toute sécurité, — ayant bu et banqueté tout le jour. — Saisissons donc cette occasion pour châtier leur imposture, — qui n’a réussi que grâce à un art et à une sorcellerie sinistres.⁴¹⁰

BOURGOGNE

— Les traîtres n’ont pas d’autres associés. — Mais qu’est-ce donc que cette Pucelle, qu’on dit si pure ?

TALBOT

— Une vierge, dit-on.

415

BEDFORD

Une vierge ! et si martiale !

BOURGOGNE

— Dieu veuille qu'avant longtemps nous ne la trouvions pas bien masculine, — pour peu qu'elle continue de porter les armes, comme elle a commencé, — sous l'étendard de la France !

TALBOT

— Eh bien, laissons-les conspirer et converser avec les esprits infernaux ; — Dieu est notre forteresse ; en son nom triomphant, — décidons-nous à escalader leurs boulevards de pierre.

420

BEDFORD

— Monte, brave Talbot, nous te suivrons.

TALBOT

— Pas tous ensemble. Il vaut bien mieux, je crois, — que nous fassions notre entrée par différents points ; — afin que, si par hasard l'un de nous échoue, — les autres puissent s'élancer sur les forces ennemies.

425

BEDFORD

— C'est convenu ; je vais à cet angle-là.

BOURGOGNE

Et moi à celui-ci.

TALBOT

Les Anglais escaladent les murailles, en criant : Saint Georges ! Talbot ! et tous pénètrent dans la ville.

430

(, de l'intérieur.)

UNE SENTINELLE

— Aux armes ! aux armes ! l'ennemi donne l'assaut !

UNE SENTINELLE

Les Français sautent sur les murs en chemise. Arrivent par différents côtés le Bâtard, Alençon, René , à demi déshabillés.

ALENÇON

— Eh bien ! messeigneurs !!!... quoi, tous ainsi déshabillés !

BÂTARD

— Déshabillés ? Oui, et bien aises de l'avoir ainsi échappé belle !

435

RENÉ

— Il était temps, ma foi, de nous éveiller et de quitter nos lits, — entendant l'alarme à la porte de nos chambres.

ALENÇON

— En fait d'exploits, depuis que je suis la carrière des armes, — je n'ai jamais ouï parler d'une entreprise — plus aventureuse et plus désespérée que celle-ci.

440

BÂTARD

— Je crois que Talbot est un démon de l'enfer.

RENÉ

— Si ce n'est pas l'enfer, c'est sûrement le ciel qui le favorise.

ALENÇON

— Voici Charles qui vient : je suis émerveillé de sa diligence.

(, à Jeanne.)

CHARLES

— Est-ce là ton savoir, perfide donzelle ? — Ne nous as-tu leurrés tout d’abord, — en nous procurant un léger gain, — que pour nous infliger en ce moment une perte décuple ? ⁴⁴⁵

PUCELLE

— Pourquoi Charles s’impatiente-t-il contre son amie ? — Voulez-vous qu’à tout moment mon pouvoir soit égal ? — Endormie ou réveillée, faut-il que je triomphe toujours, — sous peine d’être blâmée et accusée par vous ? — Imprévoyants soldats, si vous aviez fait bonne garde, ce revers soudain ne serait pas arrivé. ⁴⁵⁰

CHARLES

— Duc d’Alençon, c’est votre faute : — étant capitaine du guet cette nuit, — vous auriez dû mieux veiller à votre importante fonction.

ALENÇON

— Si tous vos quartiers avaient été aussi sûrement gardés — que celui dont j’avais le commandement, — nous n’aurions pas été aussi honteusement surpris. ⁴⁵⁵

BÂTARD

— Le mien était sûrement gardé.

RENÉ

Et le mien aussi, monseigneur.

CHARLES

— Quant à moi, la plus grande partie de cette nuit, — je l'ai employée à parcourir en tous sens — le quartier de la Pucelle et ma propre division,⁴⁶⁰
— relevant partout les sentinelles. — Comment donc et par où ont-ils pu pénétrer ?

SOLDAT

— Je me permettrai de prendre ce qu'ils ont laissé. — Le cri de Talbot me sert de glaive. — Car me voici chargé de dépouilles, — sans avoir employé d'autre arme que son nom.

465

SOLDAT

Il sort.

SOLDAT

‌

SCÈNE VII

(Orléans. La place du Marché.)

BEDFORD

Le jour commence à poindre, et met en fuite la nuit, — dont le noir manteau voilait la terre. — Sonnons ici la retraite, et arrêtons notre ardente poursuite.

470

BEDFORD

On sonne la retraite.

BEDFORD

— On croit, lord Talbot, qu’au commencement de la bataille, — chassés soudain de leurs lits somnolents, — ils ont, en perçant les rangs des hommes d’armes, — sauté par-dessus les remparts pour se réfugier dans la campagne.

475

BOURGOGNE

— Moi-même, autant que j’ai pu distinguer — à travers la fumée et les vapeurs crépusculaires de la nuit, — je suis sûr d’avoir mis en fuite le Dauphin et sa ribaude, — comme ils accouraient bras dessus bras dessous, — ainsi qu’un couple de tendres tourtereaux, — qui ne peuvent se séparer ni jour ni nuit. — Quand tout sera mis en ordre ici, — nous les poursuivrons avec toutes nos forces.

480

MESSAGER

— Salut, milords ! Quel est dans ce cortège princier — celui qu’on nomme le martial Talbot, pour tant de hauts faits — vantés par tout le royaume de France ?

TALBOT

— Voici Talbot : qui veut lui parler ?

485

MESSAGER

— Une vertueuse dame, la comtesse d’Auvergne, — modeste admiratrice de ta renommée, — te supplie par ma voix, bon lord, de daigner — la visiter dans son pauvre château, — afin qu’elle puisse se vanter d’avoir vu l’homme — dont la gloire remplit le monde de son bruyant

BOURGOGNE

— Serait-il vrai ? Allons, je vois que nos guerres — vont devenir un jeu 490
comiquement pacifique, — si les dames implorent ainsi des rencontres.
— Vous ne pouvez, milord, faire fi de cette aimable requête.

TALBOT

— Ne vous fiez plus à moi, si j'en fais fi. Ce qu'une masse d'hommes —
ne pourrait obtenir de moi avec toute leur éloquence, — la courtoisie
d'une femme me l'impose. 495

TALBOT

Au Messenger.

TALBOT

— Dites-lui donc que je lui rends grâces, — et que je me présenterai res-
pectueusement chez elle.

TALBOT

Au duc de Bourgogne et à Bedford.

TALBOT

— Est-ce que vos seigneuries ne veulent pas m'accompagner ? 500

BEDFORD

— Non, vraiment ; ce serait plus que n'exige la bienséance, — et j'ai sou-
vent ouï dire que les hôtes inattendus — ne sont guère les bienvenus
que quand ils sont partis.

TALBOT

— Eh bien donc, puisque la chose est sans remède, — j’irai seul mettre à l’épreuve la courtoisie de cette dame. — Venez ici, capitaine.

505

TALBOT

Il parle bas au capitaine.

TALBOT

Vous comprenez mon intention ?

CAPITAINE

— Oui, milord, et j’agirai en conséquence.

CAPITAINE

Ils sortent

CAPITAINE

‌

510

SCÈNE VIII

(En Auvergne. La cour d’un château.)

COMTESSE

— Portier, rappelez-vous mes instructions ; — et, quand vous les aurez exécutées, rapportez-moi les clefs.

PORTIER

— Oui, madame.

PORTIER

Il sort.

COMTESSE

— Le plan est dressé ; si tout réussit, — je serai aussi fameuse par cet exploit — que Thomyris de Scythie par la mort de Cyrus. — Grande est la renommée de ce redoutable chevalier, — et ses hauts faits ne sont pas moins grands. — Je voudrais joindre au témoignage de mes oreilles celui de mes yeux — pour juger la valeur de ces étonnants récits.⁵¹⁵

MESSAGER

Madame, — conformément au désir de votre excellence, — appelé par votre message, lord Talbot est venu.⁵²⁰

COMTESSE

— Et il est le bienvenu. Quoi ! est-ce là l'homme ?

COMTESSE

Elle montre Talbot.

MESSAGER

— Oui, madame.

TALBOT

— Madame, j’ai pris la liberté de vous importuner ; — mais, puisque
Votre Excellence n’est pas de loisir, — je trouverai quelque autre mo-
ment pour vous faire visite.

525

TALBOT

Il va pour se retirer.

COMTESSE

— Que prétend-il donc ?

COMTESSE

Au messenger.

530

COMTESSE

Allez lui demander où il va.

MESSAGER

— Arrêtez, milord, car madame désire — savoir la cause de votre
 Brusque départ.

TALBOT

— Morbleu ! pour ça, elle est dans l’erreur ; — je vais lui prouver que
Talbot est ici.

535

COMTESSE

— Si tu es Talbot, en bien, tu es prisonnier.

TALBOT

— Prisonnier ! De qui ?

(, éclatant de rire.)

TALBOT

— Ha ! ha ! ha !

COMTESSE

— Tu ris, misérable ! Ton hilarité se dissipera en gémissements.

TALBOT

— Je ris de vous voir si simple, madame ; — vous vous figurez que vous possédez autre chose que l'ombre de Talbot — pour objet de vos ri-⁵⁴⁰guezurs !

COMTESSE

— Quoi ! tu n'es pas l'homme !

TALBOT

Je le suis en effet.

COMTESSE

— J'ai donc la substance, comme l'ombre.

545

TALBOT

— Non, non, je ne suis que l'ombre de moi-même. — Vous vous trompez, ma substance n'est pas ici ; — car ce que vous voyez n'est que la plus mince fraction, — la plus petite portion de l'homme. — Je vous le dé-

clare, madame, s'il était ici tout entier, — son envergure est si vaste et si grandiose — que votre toit ne suffirait pas à le contenir.

550

COMTESSE

— Ce manant parle par énigmes : — il est ici, et n'y est pas. — Comment ces contradictions peuvent-elles se concilier ?

TALBOT

— Je vais vous le montrer sur-le-champ.

TALBOT

Il sonne du cor. Roulement de tambour, puis décharge d'artillerie . Les portes du château sont enfoncées, et des soldats entrent.

555

(, continuant.)

COMTESSE

— Victorieux Talbot ! pardonne mon outrage ; — je le vois, tu n'es pas au-dessous de ce que raconte la renommée, — et tu es au-dessus de ce qu'annonce ta taille. — Que ma présomption ne provoque pas ta colère, — car je suis fâchée de ne t'avoir pas traité avec le respect qui t'est dû.

TALBOT

— Ne vous alarmez, pas belle dame ; ne méconnaissez pas — l'âme de Talbot, comme vous vous êtes méprise — sur l'extérieur de sa personne. — Ce que vous avez fait ne m'a point offensé ; — la seule satisfaction que je vous demande, — c'est de souffrir que nous — goûtions de votre vin et que nous voyions quelles friandises vous avez, — car l'appétit des soldats est toujours excellent.

560

565

COMTESSE

— De tout mon cœur ; et je me tiens pour honorée de festoyer chez moi un si grand guerrier.

COMTESSE

Ils sortent.

COMTESSE

‌

SCÈNE IX

(Londres. Les jardins du Temple.)

PLANTAGENET

— Milords et messieurs, que signifie ce silence ? —

570

SUFFOLK

— Dans la salle du Temple, nous faisons trop de bruit ; — ce jardin est un lieu plus convenable.

PLANTAGENET

— Déclarez donc sur-le-champ si j'ai soutenu la vérité, — ou si ce que-
relleur de Somerset n'est pas dans l'erreur.

SUFFOLK

— Ma foi, je suis un méchant étudiant en droit ; — je n'ai jamais pu plier⁵⁷⁵
ma volonté à la loi ; — et aussi ai-je toujours plié la loi à ma volonté.

SOMERSET

— Jugez donc entre nous, vous, milord de Warwick.

WARWICK

— De deux faucons, lequel vole le plus haut ? — De deux chiens, lequel a le plus fort aboiement ? — De deux lames, laquelle a la meilleure trempe ? — De deux chevaux, lequel se manie le mieux ? — De deux 580
filles, laquelle a la plus sémillante œillade ? — J'ai peut-être assez de jugement pour décider tout cela ; — mais dans ces subtiles et fines arguties de la loi, — ma foi, je n'en sais pas plus long qu'une buse.

PLANTAGENET

— Bah ! bah ! c'est une échappatoire polie. — La vérité est si visiblement nue de mon côté — qu'un myope la reconnaîtrait. 585

SOMERSET

— Et de mon côté elle est si bien démontrée, — si claire, si éclatante, si évidente, — qu'elle resplendirait même aux yeux d'un aveugle.

SOMERSET

— Que celui qui n'est ni un couard ni un flatteur, — et ose soutenir le parti de la vérité, — cueille avec moi sur cette épine une rose rouge.

WARWICK

— Je n'aime pas les couleurs ; et, sans couleur aucune — d'insinuante et 590
basse flatterie, — je cueille cette rose blanche avec Plantagenet.

SUFFOLK

— Je cueille cette rose rouge avec le jeune Somerset, — en ajoutant qu’il a soutenu le droit.

VERNON

— Arrêtez, milords et messieurs ; avant de continuer, — convenons que celui des deux qui de son côté — aura le moins de roses cueillies, — re-
connaîtra que l’autre a raison. 595

SOMERSET

— Cher maître Vernon, c’est une bonne motion ; — si j’en ai le moins, je souscris en silence.

PLANTAGENET

Moi aussi.

VERNON

— Eh bien, au nom de la vérité et de la justice, — je cueille aussi cette
fleur pâle et virginale, — donnant mon verdict en faveur de la rose
blanche. 600

SOMERSET

— Ne vous piquez pas le doigt en la cueillant, — de peur de la teindre en rouge avec votre sang, — et de vous ranger de mon côté malgré vous.

SOMERSET

— Bien, bien, allons : qui cueille encore ? 605

SOMERSET

l'homme de loi , à Sommerset.

SOMERSET

— Si mes études et mes livres ne me trompent, — le système que vous avez soutenu est faux ; — en foi de quoi je cueille aussi une rose blanche.

PLANTAGENET

— Maintenant, Somerset, où est ton argument ?

610

SOMERSET

— Ici, dans mon fourreau ; je n'ai qu'à y recourir — pour colorer votre rose blanche en rouge sanglant.

PLANTAGENET

— En attendant, vos joues plagient nos roses ; — car elles pâlisent de frayeur en reconnaissant — la vérité de notre côté.

SOMERSET

Non, Plantagenet, — ce n'est pas de frayeur, mais de colère, en voyant
tes joues — rougir de honte et plagier nos roses, — tandis que ta bouche
se refuse à confesser ton erreur. 615

PLANTAGENET

— Est-ce qu'il n'y a pas un ver dans ta rose, Somerset ?

SOMERSET

— Est-ce qu'il n'y a pas une épine à ta rose, Plantagenet ?

PLANTAGENET

— Oui, une épine acérée et perçante pour défendre la vérité, — tandis
que ton ver rongeur se repaît d’imposture. 620

PLANTAGENET

— Eh bien, par la fleur virginale que je tiens à la main, — je te méprise
toi et ton insigne, revêche enfant.

SUFFOLK

— Ne tourne pas ton mépris de ce côté, Plantagenet.

PLANTAGENET

— Si fait, orgueilleux Poole, je vous méprise tous deux, lui et toi. 625

SUFFOLK

— Ce mépris, je te le rejeterai à la gorge.

SOMERSET

— Assez, assez, cher William de la Poole ! — nous faisons trop
d’honneur à ce manant, en conversant avec lui.

WARWICK

— Ah ! pardieu, tu lui fais injure, Somerset. — Son grand-père était Lio-
nel, duc de Clarence, — troisième fils du troisième Édouard, roi 630
d’Angleterre. — Sort-il des manants sans blason d’une aussi noble
souche ?

PLANTAGENET

— Il se prévaut du privilège de ce lieu ; — autrement, dans la lâcheté de son cœur, il n'eût pas osé parler ainsi.

SOMERSET

— Par celui qui m'a créé, je soutiendrai mes paroles — sur n'importe
quel terrain de la chrétienté. — Ton père, Richard, comte de Cambridge,
— n'a-t-il pas été exécuté pour trahison du temps de notre feu roi ? —
Et, par sa trahison, ne demeures-tu pas flétri, — dégradé et déchu de ton
ancienne noblesse ? — Son crime vit toujours infâme dans ton sang ; —
et, jusqu'à ce que tu sois

635

640

PLANTAGENET

— Mon père fut accusé, mais non flétri ; — condamné à mort pour trahi-
son, mais non traître ; — et cela, je le prouverai contre de plus illustres
que Somerset, — quand le moment sera mûr pour mes desseins. —
Quant à Poole, votre affidé, et à vous-même, — je vous note sur le re-
gistre de ma mémoire, — pour vous punir de cette insulte. — Prenez-y
bien garde, et tenez-vous pour bien avertis.

645

SOMERSET

— Oui-dà, tu nous trouveras toujours prêts ; — et tu nous reconnaîtras
pour tes ennemis à ces couleurs, — que mes amis porteront en dépit de
toi.

PLANTAGENET

— Sur mon âme, cette rose pâle de colère, — insigne de ma haine altérée
de sang, — je la porterai, moi, ainsi que mes partisans, — jusqu'à ce
qu'elle se flétrisse avec moi dans la tombe, — ou s'épanouisse à la hau-
teur de mon rang !

650

SUFFOLK

— Poursuis, et que ton ambition t'étouffe ! — Et sur ce, adieu jusqu'à notre prochaine rencontre.

655

SUFFOLK

Il sort.

SOMERSET

— Je te suis, Poole... Adieu, ambitieux Richard.

SOMERSET

Il sort.

PLANTAGENET

— Comme je suis bravé ! Et il faut que je l'endure !

PLANTAGENET

— Cher maître Vernon, je vous suis obligé — d'avoir bien voulu cueillir
une fleur en ma faveur.

660

VERNON

— Et en votre faveur je veux la porter toujours.

VERNON

l'homme de loi.

VERNON

— Et moi aussi.

PLANTAGENET

— Merci, cher monsieur. — Allons dîner tous les quatre : j'ose dire —
que cette querelle s'abreuvera de sang un jour à venir.

665

PLANTAGENET

Ils sortent.

PLANTAGENET

‌

SCÈNE X

(Dans la tour de Londres.)

PREMIER GARDIEN

— Richard Plantagenet va venir, milord, — Nous avons envoyé au
Temple, à son appartement ; — et il a été répondu qu'il allait venir.

670

MORTIMER

— Cela suffit ; mon âme sera donc satisfaite ! — Pauvre gentilhomme !
Son injure égale la mienne. — Depuis le commencement du règne de
Henry de Monmouth, — dont ma grandeur militaire a précédé la gloire,
— j'ai subi cette odieuse séquestration ; — et, depuis la même époque,
Richard a été réduit à l'obscurité, — privé d'honneurs et d'héritage. —
Mais, maintenant, l'arbitre des désespoirs, — la bienfaisante réparatrice
des misères humaines, — la Mort impartiale va m'élargir d'ici par une
douce libération. — Je voudrais également que ses tribulations eussent
expiré, — et qu'il pût recouvrer ce qu'il a perdu.

675

(, à Mortimer.)

PREMIER GARDIEN

— Milord, votre bien-aimé neveu vient d'arriver.

680

MORTIMER

— Richard Plantagenet, mon parent ! Il est arrivé !

MORTIMER

— Dirigez mes bras, que je puisse étreindre son cou, — et exhaler dans son sein mon dernier soupir. — Oh ! dites-moi quand mes lèvres toucheraient ses joues, — que je puisse dans ma tendresse lui donner un baiser défaillant ! — Et maintenant explique-toi, doux rejeton de la grande souche d'York, — tu disais que tu étais sous le coup d'un récent outrage.

685

PLANTAGENET

— Commence par appuyer sur mon bras ton corps vieillissant, — et, dans cette position plus aisée, je te dirai mon malaise. — Aujourd'hui, dans un débat sur une question de droit, — quelques mots ont été échangés entre Somerset et moi ; — et, tout en prodiguant les invectives, — il m'a reproché la mort de mon père. — Cette accusation m'a fermé la bouche ; — sans quoi je lui eusse dûment répliqué. — Ainsi, mon bon oncle, au nom de mon père, — pour l'honneur d'un vrai Plantagenet, — enfin au nom de notre parenté, apprends-moi pour quelle cause — mon père, le comte de Cambridge, a été décapité.

690

695

MORTIMER

— La même cause, beau neveu, qui m'a emprisonné ici — et qui m'a, dès la fleur de ma jeunesse, relégué, — pour y languir, dans un hideux cachot, — a été le motif maudit de sa mort.

PLANTAGENET

— Expliquez-moi cette cause plus en détail, — car je l’ignore et ne puis la deviner.

700

PLANTAGENET

— Et Votre Honneur, milord, est le dernier d’entre eux.

MORTIMER

— C’est vrai, et tu vois que je n’ai pas d’enfants ; — et ma parole défaillante annonce ma mort imminente : — tu es mon héritier ; je te prie de conclure le reste ; —

PLANTAGENET

— Tes graves conseils prévaudront sur moi ; — mais il me semble que l’exécution de mon père — n’a été qu’un acte sanglant de tyrannie.

705

MORTIMER

— Garde, mon neveu, un silence politique. — La maison de Lancastre est fortement établie — et, telle qu’une montagne, ne peut être déplacée. — Mais maintenant ton oncle transfère son existence ailleurs, — comme un prince sa cour, alors qu’il est fatigué — d’un trop long séjour dans la même demeure.

710

PLANTAGENET

— Ô mon oncle ! que ne puis-je d’une partie de mes jeunes années — prolonger la période de ta vieillesse !

MORTIMER

— Tu veux donc, pour mon malheur, faire comme le boucher — qui assène plusieurs coups, quand un seul suffirait. — Ne te lamente que si mon bonheur t'afflige. — Donne seulement des ordres pour mes funérailles. — Et sur ce, adieu. Puissent toutes tes espérances être réalisées, — et ta vie être prospère dans la paix et dans la guerre ! 715

MORTIMER

Il expire.

PLANTAGENET

— Que la paix, et non la guerre, accompagne ton âme qui s'en va ! — Tu as fait ton pèlerinage en prison, — et tu y as fini tes jours, ainsi qu'un ermite... — Oui, j'enfermerai ses conseils dans mon cœur ; — et j'y laisserai reposer ce que je rêve. — Gardiens, emportez-le d'ici ; et moi-même — je lui ferai des funérailles plus belles que sa vie. 720

PLANTAGENET

Les gardiens sortent, emportant Mortimer. 725

PLANTAGENET

Il sort.

PLANTAGENET

‌

SCÈNE XI

(Londres. La salle du Parlement.)

WINCHESTER

— Tu viens avec un écrit profondément prémédité, — avec un pamphlet minutieusement élaboré, — Homfroy de Glocester ! Si tu as à m'accuser, — si tu as quelque chose à dire à ma charge, — fais-le immédiatement, ⁷³⁰ sans préparation, — comme je compte moi-même répondre à toutes tes objections — par une réfutation immédiate et improvisée.

WINCHESTER

— Glocester, je te défie... Milords, daignez — prêter l'oreille à ma réplique. — Si je suis rapace, ambitieux ou pervers, — comme il le prétend, comment suis-je si pauvre ? — Comment se fait-il que je ne cherche ni ⁷³⁵ mon avancement, — ni mon élévation, mais que je me renferme dans l'exercice de mon ministère ? — Et quant à l'anarchie, qui donc est attaché à la paix — plus que moi, à moins que je ne sois provoqué ? — Non, mes bons lords, ce n'est pas là ce qui offense le duc, — ce n'est pas là ce qui l'a irrité ; — le fait est qu'il voudrait gouverner seul, — qu'il voudrait ⁷⁴⁰ être seul auprès du roi ; — et voilà ce qui provoque tant de tonnerres dans son cœur, — et ce qui lui fait rugir ces accusations. — Mais il saura qu'étant son égal...

GLOCESTER

Mon égal ! — toi, bâtard de mon grand-père !

WINCHESTER

— Oui, hautain seigneur : car qu'êtes-vous, je vous prie, — sinon ⁷⁴⁵ l'impérieux occupant du trône d'un autre ?

WINCHESTER

— Et ne suis-je pas un prélat de l'Église ?

GLOCESTER

— Oui, comme un bandit qui, retranché dans un château, — en fait le boulevard de son brigandage.

WINCHESTER

— Irrévérent Gloucester !

750

GLOCESTER

Ce qu'on doit révéler en toi, — c'est ta fonction spirituelle, ce n'est pas ta vie.

WINCHESTER

— Rome remédiera à cela.

WARWICK

Allez-y donc, rare homme !

(, à Warwick.)

SOMERSET

— Milord, il serait de votre devoir de vous abstenir.

755

(, à Somerset.)

WARWICK

— Veillez donc à ce que l'évêque ne dépasse pas les bornes.

SOMERSET

— Il me semble, en effet, que milord devrait être religieux — et connaître les devoirs imposés par cette qualité.

WARWICK

— Il me semble, à moi, que Sa Seigneurie devrait être plus humble ; — il ne sied pas à un prélat de discuter de la sorte.

760

SOMERSET

— Si fait, quand on touche de si près à son caractère sacré.

WARWICK

— Sacré ou profane, qu'importe ?

WARWICK

Montrant Gloucester.

(, à part.)

PLANTAGENET

— Plantagenet, je le vois, doit retenir sa langue, — de peur qu'on ne lui dise : Parlez, l'ami, quand vous le devez ; — votre impertinent verdict doit-il trouver place dans le débat des lords ? — Autrement j'aurais frôlé Winchester.

765

ROI HENRY

— Oncles de Gloucester et de Winchester, — gardiens spéciaux de la chose publique, — je voudrais, si les prières ont quelque pouvoir sur vous, pouvoir — vous réconcilier dans une affectueuse amitié. — Oh !

770

quel scandale pour notre couronne — que deux nobles pairs tels que vous soient en désaccord ! — Croyez-moi, milords, mes tendres années peuvent le dire, — la discorde civile est une vipère — qui ronge les entrailles de la république.

ROI HENRY

Cris au dehors : À bas les habits jaunes !

775

ROI HENRY

— Quel est ce tumulte ?

WARWICK

C'est une émeute, j'ose le dire, — soulevée par la malveillance des gens de l'évêque.

WARWICK

Nouveaux cris : Des pierres ! des pierres !

MAIRE

Entrent, en se battant et la tête ensanglantée, les gens de Gloucester et ceux de Winchester.

780

ROI HENRY

— Nous vous sommons, par l'allégeance qui nous est due, — de retenir vos mains meurtrières et de respecter la paix. — Je vous en prie, mon oncle Gloucester, — calmez cette émeute.

PREMIER SERVITEUR

Ah ! si l'on nous — interdit les pierres, nous lutterons avec nos dents.

785

DEUXIÈME SERVITEUR

— Osez ce que vous voudrez, nous sommes aussi résolus.

DEUXIÈME SERVITEUR

La lutte recommence.

GLOCESTER

— Vous, gens de ma maison, cessez cette fâcheuse querelle, — et laissez là cette lutte indécente.

TROISIÈME SERVITEUR

— Milord, nous savons que Votre Grâce est un homme — juste et droit, et que, par la royauté de votre naissance, — vous n'êtes inférieur qu'à Sa Majesté. — Aussi, plutôt que de souffrir qu'un prince tel que vous, — un si bon père de la république, — soit outragé par un cuistre, — nous, nos femmes et nos enfants, nous combattons tous, — et nous nous ferons massacrer par vos ennemis.

790

795

PREMIER SERVITEUR

— Oui, et nos ongles même — fouilleront le champ de bataille, quand nous serons morts.

PREMIER SERVITEUR

Nouvelle rixe.

GLOCESTER

Arrêtez, arrêtez, vous dis-je ! — Si vous m'aimez comme vous le dites, — veuillez, à ma persuasion, vous contenir un peu.

800

WARWICK

— Milord protecteur, cédez ; cédez, Winchester, — si vous ne voulez, par un refus obstiné, — tuer votre souverain et ruiner le royaume. — Vous voyez que de malheurs, que de meurtres même — ont été causés par votre inimitié. — Faites donc la paix, si vous n’avez pas soif de sang.

(, montrant Gloucester.)

WINCHESTER

— Il se soumettra ou je ne céderai jamais.

805

GLOCESTER

— Ma compassion pour le roi me commande de fléchir ; — autrement, je verrais arracher le cœur de ce prêtre, — avant qu’il obtint de moi cette concession.

WARWICK

— Voyez, milord de Gloucester, le duc — a banni la sombre furie du mécontentement ; — son front rasséréné l’annonce. — Pourquoi gardez-vous cet air farouche et tragique ?

810

GLOCESTER

— Tiens, Winchester, je t’offre la main.

ROI HENRY

— Fi ! mon oncle Beaufort : Je vous ai ouï prêcher que — la haine était un grand et grave péché : — voulez-vous donc ne pas pratiquer la leçon que vous enseignez, — et être au contraire le premier à l’enfreindre ?

815

WINCHESTER

— Eh bien, duc de Gloucester, je te cède ; — je te rends amour pour amour, serrement de main pour serrement de main.

GLOUCESTER

— Oui, mais je crains fort que ce ne soit à contrecœur. — Voyez, mes amis, mes bien-aimés compatriotes ; — ce gage est un signal de trêve — entre nous deux et tous nos serviteurs. — Que Dieu m’assiste, comme il est vrai que je ne dissimule pas ! ⁸²⁰

(, à part.)

WINCHESTER

— Que Dieu m’assiste, comme il est vrai que mon intention n’est pas sérieuse !

ROI HENRY

— Ô mon oncle bien-aimé, bon duc de Gloucester, — combien me rend joyeux cet accommodement !

825

ROI HENRY

Aux gens du duc et de l’évêque.

ROI HENRY

— Partez, mes maîtres ! ne nous troublez plus ; — mais réconciliez-vous, comme vos seigneurs.

PREMIER SERVITEUR

— Soit ! je vais chez le chirurgien.

DEUXIÈME SERVITEUR

Et moi aussi.

830

TROISIÈME SERVITEUR

— Et moi, je vais voir quelle médecine offre la taverne.

TROISIÈME SERVITEUR

Le maire, les gens du duc et de l'évêque sortent.

WARWICK

— Très-gracieux souverain, accueillez cette requête, — qu'au nom de Richard Plantagenet, — nous présentons à Votre Majesté.

WARWICK

Il présente un placet au roi.

835

GLOCESTER

— Excellente motion, milord de Warwick.

GLOCESTER

Au roi.

ROI HENRY

— Et ces motifs, mon oncle, étaient puissants. — Ainsi donc, mes bien-aimés lords, notre bon plaisir est — que Richard soit restauré dans tous les droits de sa naissance.

840

WARWICK

— Que Richard soit restauré dans tous les droits de sa naissance ; — ainsi seront réparées les injures de son père.

WINCHESTER

— Ce que veulent tous les autres, Winchester le veut.

ROI HENRY

— Si Richard est fidèle, je ne m'arrêterai pas là, — mais je lui rendrai tout l'héritage — qui appartient à la maison d'York, dont il descend en ligne directe. 845

(, au roi.)

PLANTAGENET

— Ton humble serviteur fait vœu de t'obéir — et de te servir humblement jusqu'à la mort.

ROI HENRY

— Incline-toi donc, et mets ton genou contre mon pied ; — et, en retour de cet hommage, — je te ceins de la vaillante épée d'York. — Relève-toi, Richard, en vrai Plantagenet ; — relève-toi, prince et duc d'York. 850

PLANTAGENET

— Puisse Richard prospérer comme tes ennemis succomber ! — Puisse, comme ma fidélité grandira, périr tous ceux — qui nourrissent une seule pensée contre Votre Majesté.

(, à part.)

SOMERSET

— Périsset ce prince vil, l'ignoble duc d'York !

855

(, au roi.)

GLOCESTER

— Maintenant il est urgent que Votre Majesté — passe les mers et se fasse couronner en France. — La présence d'un roi engendre l'amour — chez ses sujets et ses loyaux amis, — comme elle décourage ses ennemis.

ROI HENRY

— Quand Gloucester parle, le roi Henry marche, — car un conseil ami détruit bien des adversaires.

860

GLOCESTER

— Vos vaisseaux sont déjà prêts.

GLOCESTER

Tous sortent, excepté Exeter.

EXETER

— Oui, que nous marchions en Angleterre ou en France, — nous ne voyons pas l'avenir probable. — Cette dernière dissension, allumée entre les pairs, — brûle sous les cendres trompeuses d'une amitié forgée, — et finira par éclater en un incendie. — Comme des membres gangrenés pourrissent par degrés, — jusqu'à ce que les os, la chair et les nerfs se dissolvent, — ainsi se propagera cette basse et jalouse discorde. — Et c'est maintenant que je redoute cette fatale prophétie, — qui, au temps de Henry, dit le cinquième, — était dans la bouche de tous les enfants à la mamelle :
865
870

EXETER

Henry, né à Monmouth, gagnera tout. Henry, né à Windsor, perdra tout.

EXETER

— Cela est si évident qu'Exeter souhaite — de finir ses jours avant cette désastreuse époque.

EXETER

Il sort.

875

EXETER

‌

SCÈNE XII

(En France. Devant les remparts de Rouen.)

PUCELLE

— Voici les portes de la cité, les portes de Rouen, — par lesquelles notre adresse doit faire une brèche. — Faites attention ; prenez garde à la manière dont vous placerez vos paroles ; parlez comme le commun des gens du marché — qui viennent faire argent de leur blé. — Si nous obtenons accès, comme je l'espère, — et que nous trouvions le poste négligent et faible, — j'en avertirai nos amis par un signal, — pour que le Dauphin Charles puisse les attaquer.

880

PREMIER SOLDAT

— Nos sacs vont servir au sac de la ville, — et nous serons bientôt seigneurs et maîtres de Rouen ; en conséquence frappons.

885

PREMIER SOLDAT

Ils frappent aux portes.

(, de l'intérieur.)

SENTINELLE

— Qui est là ?

PUCELLE

Paysans, pauvres gens de France : — de pauvres gens du marché qui viennent vendre leur blé.

SENTINELLE

— Entrez, venez ; la cloche du marché a sonné.

890

SENTINELLE

Il ouvre les portes.

PUCELLE

— Maintenant, Rouen, je vais ébranler tes boulevards jusqu'au fondement.

PUCELLE

La Pucelle et ses soldats entrent dans la cité.

CHARLES

— Saint Denis bénisse cet heureux stratagème ! — Et encore une fois nous dormirons tranquilles dans Rouen.

895

BÂTARD

— Voici par où la Pucelle et ses affidés sont entrés ; — maintenant qu'elle est là, comment nous indiquera-t-elle — où est le meilleur et le plus sûr passage ?

CHARLES

— En brandissant une torche du haut de cette tour ; ce signal voudra dire — que le point le plus faible est celui par où elle est entrée. 900

CHARLES

La Pucelle apparaît au haut d'une tour, tenant une torche allumée.

PUCELLE

— Regardez, voici l'heureuse torche nuptiale — qui unit Rouen à ses compatriotes, — flambeau fatal aux talbotistes !

BÂTARD

— Voyez, noble Charles, le fanal de notre amie ; — la torche allumée est sur cette tourelle. 905

CHARLES

— Qu'elle brille donc comme une comète vengeresse, — prophétisant la chute de tous nos ennemis !

ALENÇON

— Ne perdons pas de temps. Les délais ont de dangereux résultats. — Entrons sur-le-champ en criant : Le Dauphin ! — Et puis exterminons le 910
poste.

ALENÇON

Ils entrent dans la ville.

TALBOT

Ils entrent dans la ville.

(, aux Anglais.)

PUCELLE

— Bonjour, mes galants ! Avez-vous besoin de blé pour faire du pain ? — Je crois que le duc de Bourgogne jeûnera quelque temps, — avant d'en acheter encore à pareil prix. — Il était plein d'ivraie ; quel goût lui trouvez-vous ? 915

BOURGOGNE

— Raille à ta guise, infâme démon, courtisane éhontée ! — J'espère avant peu t'étouffer avec ton blé, — et te faire maudire cette récolte-là.

CHARLES

— Votre Grâce pourrait bien mourir de faim avant ce temps-là. 920

BEDFORD

— Oh ! vengeons-nous de cette trahison par des actes et non par des mots !

PUCELLE

— Qu'entendez-vous faire, bonne barbe grise ? Rompre une lance, — et soutenir une joute à outrance au fond d'une chaise !

PUCELLE

— Êtes-vous aussi ardent, messire ?... Mais silence, Pucelle ! — Pour peu⁹²⁵
que Talbot tonne, la pluie va tomber.

PUCELLE

Talbot et ses amis délibèrent ensemble.

PUCELLE

— Dieu bénisse le parlement ! Qui sera l'orateur ?

TALBOT

— Osez donc sortir et nous affronter dans la plaine !

PUCELLE

— Votre seigneurie, apparemment, nous croit donc assez fous — pour⁹³⁰
remettre en question ce qui est à nous.

TALBOT

— Je ne parle pas à cette moqueuse Hécate, — mais à toi, Alençon, et
aux autres ; — voulez-vous, comme des soldats, sortir et combattre ?

ALENÇON

Non, signor.

TALBOT

— À la potence, signor !... Ces vils muletiers de France ! — Ils restent⁹³⁵
derrière les murs comme d'ignobles maraudeurs, — et n'osent prendre les
armes comme des gentilshommes.

PUCELLE

— Capitaine, retirons-nous : quittons les remparts, — car les regards de Talbot ne nous annoncent rien de bon.

PUCELLE

À Talbot.

940

PUCELLE

— Dieu soit avec vous, milord ! Nous sommes venus uniquement pour vous dire — que nous sommes ici.

PUCELLE

La Pucelle et les Français quittent les remparts.

BOURGOGNE

— Mes vœux s’associent à tes vœux.

TALBOT

— Mais, avant de partir, prenons soin de ce prince mourant, — le vaillant duc de Bedford.

945

TALBOT

À Bedford.

TALBOT

Venez, milord, — nous allons vous placer dans un lieu plus sûr, — et plus approprié à la maladie et au grand âge.

BEDFORD

— Lord Talbot, ne me déshonorez pas ainsi. — Je veux demeurer ici devant les murs de Rouen, — et m’associer à votre heur ou à votre malheur. 950

BOUBGOGNE

— Courageux Bedford, laissez-nous vous persuader.

BEDFORD

— De partir d’ici ? non ! J’ai lu dans le temps — que le grand Pendragon, étant malade, se présenta — dans sa litière sur le champ de bataille et vainquit ses ennemis. — Il me semble que je pourrais de même ranimer l’ardeur de nos soldats ; — car je les ai toujours trouvés d’accord avec moi. 955

TALBOT

Sortent Bourgogne, Talbot et leurs troupes, laissant Bedford et sa garde.
Fanfare d’alarme. Mouvements de troupes. 960

CAPITAINE

— Où allez-vous si vite, sir John Falstaff ?

FALSTAFF

— Où je vais ? me sauver par la fuite ; — il est probable que nous aurons encore le dessous.

CAPITAINE

Quoi ! vous allez fuir et laisser lord Talbot !

FALSTAFF

— Oui, tous les Talbots du monde, pour sauver ma vie.

965

FALSTAFF

Il sort.

CAPITAINE

— Chevalier couard ! que la mauvaise fortune te suive !

CAPITAINE

Fanfare de retraite. Mouvements de troupes. La Pucelle, Alençon, Charles et les Français sortent de la ville en déroute.

BEDFORD

— Maintenant, mon âme, pars en paix quand il plaira au ciel ! — Car j'ai vu la déroute de nos ennemis. — Qu'est-ce donc que la confiance ou la force de l'homme insensé ! — Ceux qui naguère nous bravaient de leurs sarcasmes — sont trop heureux de se sauver par la fuite.

970

BEDFORD

Il expire. On l'emporte dans sa chaise.

BEDFORD

Fanfare d'alarme. Entrent Talbot, Bourgogne et d'autres.

975

TALBOT

— Perdue et reprise en un jour ! — C'est une double gloire, Bourgogne.
— Mais que le ciel ait tout l'honneur

BOURGOGNE

— Belliqueux et martial Talbot, Bourgogne — t'enchâsse dans son cœur et y exalte — tes nobles exploits, monuments d'héroïsme.

TALBOT

— Merci, gentil duc. Mais où est la Pucelle à présent ? Je pense que son démon familial est endormi. — Où sont maintenant les bravades du Bâtard et les brocards de Charles ? — Quoi ! tous mortifiés ! Rouen baisse la tête, en déplorant — la fuite d'une si vaillante compagnie. — Maintenant nous allons prendre nos dispositions dans la ville, — et y placer des officiers expérimentés. — Puis nous partirons pour Paris, pour rejoindre le roi ; — car c'est là qu'est le jeune Henry avec sa noblesse.

BOURGOGNE

— Ce que veut lord Talbot plaît à Bourgogne.

TALBOT

— Toutefois, avant de partir, n'oublions pas — le noble duc de Bedford qui vient de mourir. — Faisons-lui dans Rouen de dignes obsèques. — Jamais plus brave soldat ne tendit la lance ; — jamais cœur plus noble ne régna sur une cour. — Mais les rois et les plus puissants potentats doivent mourir, — car tel est le terme de l'humaine misère.

TALBOT

Ils sortent.

TALBOT

‌

SCÈNE XIII

(Une plaine près de Rouen.)

CHARLES

— Nous avons été guidés par toi jusqu'ici, — et nous ne doutons pas de ton habileté. — Un revers imprévu ne saurait produire la méfiance. 995

BÂTARD

— Cherche dans ton esprit de secrets expédients, — et nous te rendrons fameuse dans le monde.

ALENÇON

— Nous mettrons ta statue dans quelque saint lieu, — et nous te révérons comme une bienheureuse sainte. — Emploie-toi donc, douce vierge, pour notre bien. 1000

PUCELLE

— Eh bien, voici ce qu'il faut faire ; voici l'idée de Jeanne : — par de beaux arguments mêlés à de mielleuses paroles, — nous déciderons le duc de Bourgogne à quitter Talbot, et à nous suivre.

CHARLES

— Ah ! pardieu, ma mie, si nous réussissions à faire cela — les guerriers de Henry ne pourraient plus tenir en France. — Cette nation-là cesserait d'être aussi insolente avec nous — et serait extirpée de nos provinces. 1005

ALENÇON

— Elle serait pour toujours expulsée de France, — et n'y posséderait même plus un titre de comté.

PUCELLE

— Vos seigneuries vont voir ce que je vais faire — pour amener la chose
à la conclusion désirée. 1010

PUCELLE

Le tambour bat.

PUCELLE

— Écoutez ! vous pouvez reconnaître, au son de ce tambour, — que leurs
troupe marchent sur Paris.

PUCELLE

Marche anglaise. Talbot et ses troupes traversent la scène à distance. 1015

PUCELLE

— Voilà Talbot qui passe, enseignes déployées, — et toute l'armée an-
glaise à sa suite.

PUCELLE

Marche française. Entrent le duc de Bourgogne et ses forces.

PUCELLE

— Maintenant, à l'arrière-garde, viennent le duc et les siens. — La for-
tune favorable le fait ainsi rester en arrière. — Demandons un pourpar-
ler ; nous conférerons avec lui. 1020

PUCELLE

On sonne en parlementaire.

CHARLES

— Un pourparler avec le duc de Bourgogne !

BOURGOGNE

— Qui réclame un pourparler avec le Bourguignon ?

PUCELLE

— Le prince Charles de France, ton compatriote.

1025

BOURGOGNE

— Dis vite, Charles, car je pars d'ici.

CHARLES

— Parle, Pucelle, et que tes paroles l'enchantent.

PUCELLE

— Brave Bourguignon, infaillible espoir de la France ! Arrête, que ton humble servante te parle.

BOURGOGNE

— Parle, mais ne sois pas trop prolix.

1030

BOURGOGNE

— Ou elle m'a ensorcelé par ses paroles, — ou c'est la nature qui soudain m'attendrit.

PUCELLE

— Et puis tous les Français et toute la France se récrient contre toi, — doutant de ta naissance et de ta légitimité. — À qui t'es-tu allié ? À une nation hautaine, — qui ne se fiera à toi que selon son intérêt. — Quand Talbot se sera une fois installé en France — et aura fait de toi un instrument de désastres, — quel autre que l'Anglais Henry sera maître ? — Et toi tu seras expulsé comme un fugitif ! — Rappelons-nous le passé et médite-le pour te convaincre : — le duc d'Orléans n'était-il pas ton ennemi ? — et n'était-il pas prisonnier en Angleterre ? — Eh bien, quand ils ont su qu'il était ton ennemi, — ils l'ont mis en liberté sans rançon, — en haine du Bourguignon et de tous ses amis. — Vois donc ! tu te bats contre tes compatriotes, — et tu te joins à ceux qui seront tes bouchers. — Allons, allons, reviens ; reviens, noble égaré ; — Charles et tous les autres vont te serrer dans leurs bras.

1035

1040

1045

PUCELLE

— Voilà bien le Français : il tourne, et tourne sans cesse.

CHARLES

— Sois le bienvenu, brave duc ! ton amitié nous ranime.

BÂTARD

— Et inspire un nouveau courage à nos cœurs.

ALENÇON

— La Pucelle a magnifiquement joué son rôle, — et mérite une couronne d'or.

1050

CHARLES

— Maintenant, marchons, messeigneurs, et joignons nos forces, — et cherchons comment nous pourrions nuire à l'ennemi.

CHARLES

Ils sortent.

CHARLES

‌

SCÈNE XIV

(Paris. Un palais.)

TALBOT

— Mon gracieux prince, et vous, honorables pairs, — ayant appris votre
arrivée dans ce royaume, — j'ai un moment fait trêve à mes labeurs ¹⁰⁵⁵
guerriers — pour venir rendre hommage à mon souverain. — En foi de
quoi, ce bras qui a remis — sous votre obéissance cinquante forteresses,
— douze cités et sept villes ceintes de puissantes murailles, — outre cinq
cents prisonniers de marque, — laisse tomber son épée aux pieds de ¹⁰⁶⁰
Votre Altesse, — et, avec la loyauté d'un cœur soumis, — rapporte la
gloire de ces conquêtes

ROI HENRY

— Oncle Gloucester, est-ce là ce lord Talbot — qui a si longtemps résidé en France ?

GLOCESTER

— Oui, mon suzerain, sous le bon plaisir de Votre Majesté.

1065

ROI HENRY

— Soyez le bienvenu, brave capitaine, victorieux lord ! — Quand j'étais jeune

(et je ne suis pas vieux encore)

ROI HENRY

, — je me rappelle avoir ouï dire à mon père — que jamais plus fier champion ne mania l'épée. — Depuis longtemps nous apprécions votre loyauté, — vos fidèles services et votre labeur guerrier ; — pourtant vous n'avez jamais reçu de nous une récompense, — ni même un remerciement, — parce que jusqu'aujourd'hui nous ne vous avons jamais vu face à face. — Donc relevez-vous ; et, pour ces bons services, — nous vous créons ici comte de Shrewsbury ; — vous prendrez ce rang à notre couronnement.

1075

ROI HENRY

Sortent le roi Henry, Gloucester, Talbot et les nobles.

(, à Basset.)

VERNON

— Maintenant, monsieur, vous qui étiez si exalté sur mer, — et narguiez les couleurs que je porte — en l'honneur de mon noble lord d'York, — oserez-vous maintenir les paroles que vous avez dites ?

BASSET

— Oui, monsieur, si vous osez justifier — les invectives que votre langue insolente aboyait — contre mon noble lord le duc de Somerset. 1080

VERNON

— Maraude, j'honore ton lord pour ce qu'il est.

BASSET

— Eh ! qu'est-il donc ? Il vaut bien York.

VERNON

— Non certes ; tu m'entends ! Comme preuve, reçois ceci.

VERNON

Il frappe Basset.

1085

BASSET

— Misérable, tu sais que, d'après la loi des armes, — c'est la mort pour qui tire ici l'épée ; — autrement, ce coup ferait jaillir le plus pur de ton sang. — Mais je vais trouver Sa Majesté, et lui demander — la liberté de venger cet affront. — Tu verras alors : je te rejoindrai, et tu me le paieras cher.

1090

VERNON

— C'est bon, mécréant, je serai près du roi aussitôt que toi, — et ensuite, je te rejoindrai plus tôt que tu ne voudras.

VERNON

Ils sortent.

VERNON

‌

SCÈNE XV

(Paris. La salle du couronnement.)

GLOCESTER

— Lord évoque, mettez la couronne sur sa tête.

1095

WINCHESTER

— Dieu sauve le roi Henry, sixième du nom !

GLOCESTER

— Maintenant, gouverneur de Paris, prononcez votre serment.

GLOCESTER

Le gouverneur s'agenouille.

GLOCESTER

— Jurez de ne reconnaître d'autre roi que lui, — de n'estimer comme amis que ses amis, — et comme ennemis que ceux qui méditeraient — de malicieux attentats contre son pouvoir. — Vous tiendrez parole, et que le Dieu juste vous assiste !¹¹⁰⁰

GLOCESTER

Sortent le gouverneur et sa suite.

GLOCESTER

Entre sir John Falstaff.

FALSTAFF

— Mon gracieux souverain, comme je venais de Calais à franc étrier, —
pour arriver vite à votre couronnement, — on m’a remis dans les mains 1105
une lettre, — écrite à Votre Grâce par le duc de Bourgogne.

TALBOT

— Honte au duc de Bourgogne et à toi ! — Infâme chevalier, j’ai juré, la
première fois que je te rencontrerais, — d’arracher la Jarretière de ta
jambe poltronne...

1110

TALBOT

Il lui arrache sa Jarretière.

TALBOT

— Et je le fais, parce que tu es indigne — d’être promu à cette haute qua-
lité. — Pardonnez-moi, royal Henry, ainsi que vous tous. — Ce lâche, à la
bataille de Patay, — quand je n’avais en tout que six mille hommes, — et
que les Français étaient près de dix contre un, — avant le premier choc, 1115
avant qu’un coup eût été donné, — s’est enfui comme un peureux
écuyer ; — dans ce combat nous avons perdu douze cents hommes ; —
moi-même et plusieurs autres gentilshommes, — nous avons été surpris
et faits prisonniers. — Jugez donc, nobles lords, si j’ai mal agi, — ou si de
tels couards doivent porter, — oui ou non, cet insigne de chevalerie.

1120

GLOCESTER

— À dire vrai, cet acte était infâme, — il eût déshonoré un homme du
commun, — à plus forte raison un chevalier, un capitaine, un chef.

(, à Falstaff.)

ROI HENRY

— Opprobre de tes compatriotes ! tu entends ton arrêt ; — plie donc vite bagage, toi qui fus chevalier ; — désormais nous te bannissons sous peine de mort.

1125

ROI HENRY

Falstaff sort

ROI HENRY

.

ROI HENRY

— Et maintenant, milord protecteur, voyez la lettre — qui nous vient de notre oncle le duc de Bourgogne.

(, lisant la suscription.)

GLOCESTER

— Que veut dire Sa Grâce, qu'elle a changé sa formule ? — Rien que cette adresse familière et leste : Au Roi ! — A-t-il oublié que ce roi est son souverain ? — Cette suscription insolente — indique-t-elle un changement dans ses sympathies ? — Qu'y a-t-il là ?

1130

GLOCESTER

Il lit.

GLOCESTER

Pour des causes spéciales, — ému de compassion par le désastre de mon pays, — ainsi que par les plaintes touchantes — de ceux que dévore votre oppression, — j'ai abandonné votre faction funeste, — et me suis allié à Charles, le roi légitime de France. 1135

GLOCESTER

— Ô monstrueuse trahison ! se peut-il — que l'alliance, l'amitié, les serments — aient pu recéler une aussi perfide intrigue ! 1140

ROI HENRY

— Quoi ! mon oncle de Bourgogne déserte !

GLOCESTER

— Oui, milord, et il est devenu votre ennemi.

ROI HENRY

— Est-ce là tout ce que cette lettre contient de plus

GLOCESTER

— Oui, milord, c'est tout ce qu'il écrit.

ROI HENRY

— Eh bien, lord Talbot ira lui parler, — et le punira de cette vilenie. 1145

ROI HENRY

À Talbot.

ROI HENRY

— Qu'en dites-vous, milord ? Cela vous convient-il ?

TALBOT

— À moi, mon suzerain ? Oui, certes ; si vous ne m'aviez prévenu, — j'aurais imploré de vous cette mission.

ROI HENRY

— Rassemblez donc vos forces, et marchez vite contre lui ; — qu'il sache¹¹⁵⁰ comme nous prenons mal sa trahison — et quel crime il y a à se jouer de ses amis.

TALBOT

— Je pars, milord, désirant de tout cœur — que vous puissiez voir la confusion de vos ennemis.

TALBOT

Il sort.

1155

VERNON

— Accordez-moi le combat, gracieux souverain !

BASSET

— Et à moi aussi, milord, accordez-moi le combat !

(, montrant Vernon.)

YORK

— C'est un de mes gens ; écoutez-le, noble prince !

(, montrant Basset.)

SOMERSET

— Et c'est un des miens. Bien-aimé Henry, soyez-lui favorable.

ROI HENRY

— Patience, milords, et laissez-les parier.

1160

ROI HENRY

à Vernon et à Basset.

(, montrant Basset.)

VERNON

— Avec lui, milord, car il m'a outragé.

ROI HENRY

— Quel est cet outrage dont vous vous plaignez tous deux ? — Commencez par me le faire connaître, et puis je vous répondrai.

BASSET

— En traversant la mer d'Angleterre en France, — cet homme, dans un langage acerbe et moqueur, — m'a reproché la rose que je porte, — disant que la couleur sanguine de ses feuilles — représentait le rouge qui monta aux joues de mon maître, — un jour qu'il s'obstinait à contester la vérité, — dans une certaine question de droit, — débattue entre le duc d'York et lui ; — il a ajouté bien d'autres paroles indignes et offensantes ; — et c'est pour faire justice de ces grossières insultes, — et pour défendre l'honneur de mon seigneur, — que je réclame le bénéfice de la loi des armes.

1165

1170

VERNON

— Et je fais la même demande, noble lord. — Car il a beau, par une explication menteuse et spécieuse, — mettre un vernis sur son insolence ;
— sachez, milord, que j'ai été provoqué par lui ; — et il s'est le premier récrié contre cet emblème... 1175

VERNON

Il montre la rose blanche qu'il porte.

VERNON

— En déclarant que la pâleur de cette fleur — trahissait la pusillanimité de mon maître.

1180

YORK

— Cette malveillance ne cessera donc jamais, Somerset ?

SOMERSET

— Votre rancune personnelle percera toujours, milord d'York, — si hypocritement que vous la refouliez.

YORK

— Que ce différend soit d'abord vidé par les armes, — et ensuite Votre Altesse imposera la paix.

1185

SOMERSET

— La querelle ne touche que nous seuls ; — permettez donc que nous la décidions entre nous.

(, jetant son gant.)

YORK

— Voici mon gage ; accepte-le, Somerset.

VERNON

— Non, que la querelle reste où elle a commencé.

BASSET

— Veuillez y consentir, mon honorable lord.

1190

GLOCESTER

— Y consentir ! Maudite soit votre dispute ! — Et puissiez-vous périr, avec votre effronté bavardage ! — Présomptueux vassaux ! n’avez-vous pas honte de venir, — avec ces indécentes et outrageuses clameurs, — troubler et importuner le roi et nous ?

GLOCESTER

À York et à Somerset.

1195

GLOCESTER

— Et vous, milords, il me semble que vous avez grand tort — d’encourager leurs coupables récriminations, — et plus grand tort de prendre occasion de leurs invectives — pour susciter une altercation entre vous ; — écoutez-moi, suivez un plus sage parti.

EXETER

— Cela afflige Son Altesse. Mes bons lords, soyez amis.

1200

(, à Basset et à Vernon.)

ROI HENRY

À York et à Somerset.

ROI HENRY

— Et vous, milords, rappelez-vous où nous sommes, — en France, au milieu d'un peuple capricieux et chancelant. — S'ils reconnaissent la discorde dans nos regards, — et que nous sommes divisés entre nous, — comme leurs cœurs mécontents seront provoqués — à une désobéissance opiniâtre à la révolte ! — En outre, quel opprobre pour vous, —
1205
quand les princes étrangers sauront — que, pour une vétille, une chose sans importance, — les pairs et les principaux nobles du roi Henry se sont entre-détruits, et ont perdu le royaume de France ! — Oh ! songez aux conquêtes de mon père, — à mes tendres années ; et ne perdons pas
1210
— pour une bagatelle ce qui a coûté tant de sang. — Laissez-moi être l'arbitre de ce douteux litige.

ROI HENRY

Il prend une rose rouge.

ROI HENRY

Fanfare. Sortent le roi Henry, Gloucester, Somerset, Winchester, Suffolk et Basset.

1215

WARWICK

— Milord d'York, sur ma parole, le roi — a, ce me semble, joliment joué l'orateur.

YORK

— En effet ; mais ce qui me déplaît, — c'est qu'il porte l'insigne de Somerset.

WARWICK

— Bah ! c'est une simple fantaisie, ne l'en blâmez pas — j'ose affirmer,
cher prince, qu'il n'a pas songé à mal. 1220

YORK

— Si je le croyais... Mais laissons cela. — Nous avons à nous occuper
d'autres affaires.

YORK

Sortent York, Warwick et Vernon.

EXETER

— Tu as bien fait, Richard, de t'arrêter court ; — car, si les passions de
ton cœur avaient éclaté, — on y eût, je le crains, découvert — plus 1225
d'animosité rancuneuse, plus d'hostilité furieuse et frénétique — qu'on
ne peut l'imaginer ou le supposer. — Quoi qu'il en soit, l'homme le plus
simple ne saurait voir — ces discordes choquantes de la noblesse, — ces
alliances d'hommes de cour s'épaulant les uns les autres, — cette divi- 1230
sion des favoris en bandes factieuses, — sans augurer quelque fatal évé-
nement. — C'est un malheur quand le sceptre est aux mains d'un en-
fant ; — mais c'en est un plus grand quand la jalousie engendre de si
monstrueuses dissensions. — Alors vient la ruine, alors commence la
confusion. 1235

EXETER

Il sort.

EXETER

‌

SCÈNE XVI

(En France. Devant Bordeaux.)

TALBOT

— Trompette, va aux portes de Bordeaux, — et somme le général de paraître sur les remparts.

TALBOT

Le trompette sonne une chamade.

1240

TALBOT

— Capitaines, celui qui vous appelle est l'Anglais John Talbot, — homme d'armes au service de Henry, roi d'Angleterre, — et voici ce qu'il dit : Ouvrez les portes de votre cité ; — humiliez-vous devant nous ; acclamez mon souverain comme le vôtre, — rendez-lui hommage en sujets obéissants, — et je m'éloignerai, moi et mes forces sanguinaires. — Mais, si vous faites fi de la paix que je vous offre, — vous provoquerez la furie de mes trois satellites, — la famine étique, l'acier tranchant et le feu dévorant, — qui, dans un moment, raseront au niveau du sol — vos tours majestueuses et bravant le ciel, — pour peu que vous repoussiez cette offre d'amitié.

1245
1250

GÉNÉRAL

Roulement lointain de tambour.

GÉNÉRAL

— Écoute ! écoute ! le tambour du Dauphin ! c'est la cloche d'alarme, — qui sonne le glas funèbre pour ton âme effarée ! — Et mon tambour va donner le signal de ton terrible trépas.

GÉNÉRAL

Le général et ses soldats se retirent du rempart.

1255

TALBOT

— Ce n'est point une fable ! j'entends l'ennemi. — Vite, quelques cavaliers alertes pour aller reconnaître leurs ailes ! — Oh ! négligente et imprudente manœuvre ! — Comme nous voilà parqués et cernés de toutes parts ! — Petit troupeau de timides daims anglais, — traqué par la meute glapissante des molosses français ! — Anglais, si nous sommes des daims, soyons de la bonne race, — et non de ces maigres bêtes qu'une morsure fait tomber ; — soyons plutôt de ces cerfs furieux et exaspérés — qui se retournent avec un cimier d'acier sur les limiers sanguinaires — et mettent les lâches aux abois ! — Que chacun vende sa vie aussi chèrement que la mienne, — et ils paieront cher notre chair, mes amis. — Dieu et saint Georges ! Talbot et le droit de l'Angleterre ! — Que nos couleurs prospèrent dans ce périlleux combat !

1260

1265

TALBOT

Ils sortent.

TALBOT

‌

SCÈNE XVII

(Une plaine en Gascogne.)

YORK

— Sont-ils de retour, les éclaireurs agiles — lancés sur la piste de la puissante armée du Dauphin ?

1270

MESSAGER

— Ils sont de retour, milord, et ils annoncent — que le Dauphin s’est porté sur Bordeaux avec ses forces — pour combattre Talbot. Comme il était en marche, — vos espions ont aperçu — deux armées, plus considérables que celle du Dauphin, — qui se sont jointes à lui et se dirigent sur Bordeaux.¹²⁷⁵

YORK

— Peste soit de ce misérable Somerset — qui retarde ainsi le renfort tant promis — de cavalerie qui a été levé pour ce siège ! — L’illustre Talbot attend mes secours ; — et je suis joué par un méchant traître, — et ne puis venir en aide au noble chevalier. — Que Dieu le soutienne en cette extrémité ! — S’il échoue, adieu les guerres de France !¹²⁸⁰

(, à York.)

YORK

— Ô Dieu ! ce Somerset qui, dominé par son orgueil, — retient mes cornettes, que n’est-il à la place de Talbot ! — Nous sauverions ainsi un vaillant gentilhomme, — en perdant un traître et un couard. — Je pleure de rage et de fureur, — en voyant que nous périssons ainsi, tandis que des traîtres s’endorment dans l’indolence.¹²⁸⁵

LUCY

— Oh ! envoyez du secours à ce seigneur en détresse !

YORK

— Il meurt, nous perdons tout ; je manque à ma parole de guerrier ; — nous pleurons, la France sourit ; nous succombons, ils triomphent, ils

triomphent toujours ; — et tout cela par la faute de l'infâme traître Somerset ! 1290

LUCY

— Que Dieu donc étende sa merci sur l'âme du brave Talbot, — et sur son jeune fils John, qu'il y a deux heures — j'ai rencontré allant rejoindre son martial père ! — Depuis sept ans Talbot n'a pas vu son fils, — et ils ne se rencontrent aujourd'hui que pour mourir tous deux. 1295

YORK

— Hélas ! quelle joie aura le brave Talbot — à souhaiter à son fils la bienvenue dans la tombe ? — Assez !... Je suis presque suffoqué de douleur, — en songeant à ces amis si longtemps séparés qui se saluent à l'heure de la mort ! — Lucy, adieu. Tout ce que la fortune me permet, — c'est de maudire la cause qui m'empêche d'aider cet homme. — Le Maine, Blois, Poitiers et Tours sont perdus pour nous — par la faute de Somerset et de son retard. 1300

YORK

Il sort.

LUCY

Il sort.

LUCY

‌ 1305

SCÈNE XVIII

(Une autre plaine en Gascogne.)

SOMERSET

— Il est trop tard, je ne puis les envoyer maintenant ; — cette expédition a été trop témérairement conçue — par York et par Talbot ; toutes nos forces réunies — pourraient être enveloppées par une simple sortie — de la ville assiégée. Le téméraire Talbot — a terni tout l'éclat de son ancienne gloire — par cette aventure imprudente, désespérée, folle. —
C'est York qui l'a envoyé combattre et mourir ignominieusement, —
afin que, Talbot mort, le grand York fût le premier en renom.

1310

SOMERSET

l'officier.

SOMERSET

— Voici sir William Lucy qui a été avec moi — député par notre trop faible armée pour chercher du secours.

1315

SOMERSET

— Eh bien, sir William, qui vous envoie ?

SOMERSET

— C'est York qui l'a engagé ; c'est à York de lui porter secours.

LUCY

— York, de son côté, se récrie contre Votre Grâce, — et jure que vous retenez les levées — réunies pour cette expédition.

SOMERSET

— York ment ; il n'avait qu'à faire demander la cavalerie, et il l'aurait eue. — Je lui dois peu de respect, encore moins d'affection, — et je consi-

1320

dérerais comme une indigne bassesse de devancer son caprice par un envoi.

LUCY

— C'est la perfidie de l'Angleterre, et non la force de la France, — qui aujourd'hui prend au piège le magnanime Talbot. — Jamais il ne retournera vivant en Angleterre ; — il meurt, sacrifié à la fatalité par vos discordes.¹³²⁵

SOMERSET

— Allons, partez ; je vais expédier la cavalerie sur-le-champ ; — dans six heures elle lui apportera son aide.

SOMERSET

— S'il est mort, adieu donc le brave Talbot !

1330

LUCY

— Sa gloire vit dans l'univers, son déshonneur en vous !

LUCY

Ils sortent.

LUCY

‌

SCÈNE XIX

(Le camp anglais devant Bordeaux.)

TALBOT

— Ô jeune Talbot, je t'avais envoyé chercher — pour t'initier aux strata-
gèmes de la guerre, — afin que le nom de Talbot pût revivre en toi, — 1335
quand l'âge, ayant épuisé la sève dans mes membres infirmes et débiles,
— aurait relégué ton père sur sa chaise de langueur. — Mais, ô malignité
des funestes étoiles ! — voici que tu arrives pour le festin de la mort, —
dans un terrible et inévitable danger. — Aussi, cher enfant, monte mon
cheval le plus vif, — et je te dirai le moyen d'échapper — par une fuite 1340
soudaine ; allons, ne flâne pas, pars.

JOHN

— Mon nom est-il Talbot ? Et suis-je votre fils ? — Et je fuirais ! Oh ! si
vous aimez ma mère, — ne déshonorez pas son nom honorable — en fai-
sant de moi un bâtard et un misérable. — Le monde dira : « Il n'est pas
du sang de Talbot — celui qui a fui lâchement, quand le noble Talbot 1345
restait ! »

TALBOT

— Fuis, pour venger ma mort, si je suis tué.

TALBOT

— Si nous restons tous deux, nous sommes tous deux sûrs de mourir.

JOHN

— Eh bien, laissez-moi rester ; et vous, père, fuyez. — Grande serait
votre perte, grande doit être votre prudence ; — mon mérite est incon- 1350
nu, ma perte serait inaperçue. — Les Français seraient peu fiers de ma
mort ; — ils le seraient de la vôtre ! En vous toutes nos espérances sont
perdues. — La fuite ne saurait ternir l'honneur que vous avez acquis ; —
elle ternirait mon honneur, à moi qui n'ai pas fait d'exploit. — Chacun

jugera que vous avez fui pour mieux faire ; — mais, si je plie, on dira :
C'était par peur ! — Plus d'espoir que jamais je tiendrai ferme, si, à la
première heure, je recule et me sauve. — Ici j'implore à genoux la mort
— plutôt qu'une vie préservée par l'infamie.

1355

TALBOT

— Tu veux donc ensevelir toutes les espérances de ta mère dans une
seule tombe !

1360

JOHN

— Oui, plutôt que de déshonorer le sein de ma mère !

TALBOT

— Par ma bénédiction, je te somme de partir.

JOHN

— Oui, pour combattre, mais non pour fuir l'ennemi.

TALBOT

— Une portion de ton père peut être sauvée en toi.

JOHN

— Tout ce que j'en sauverais serait déshonoré.

1365

JOHN

— Eh ! j'ai la gloire de votre nom ; dois-je l'outrager par ma fuite ?

TALBOT

— L'ordre de ton père te lavera de cette tache.

JOHN

— Vous ne pourrez, tué, me rendre témoignage. — Si la mort est si sûre, alors fuyons tous deux.

TALBOT

— Que je laisse ici mes compagnons combattre et mourir ! — Jamais ma ¹³⁷⁰vieillesse ne fut souillée d'une telle honte.

JOHN

— Et ma jeunesse serait coupable d'une telle vilenie ! — Je ne puis pas plus me détacher de votre côté — que vous ne pouvez vous-même vous partager en deux. — Restez, partez, faites ce que vous voudrez, je ferai de même. — Je ne veux pas vivre, si mon père meurt.

¹³⁷⁵

TALBOT

— Eh bien, je prends congé de toi, cher fils, — radieux être né pour t'éclipser dans cette journée. — Viens, combattons ensemble et mourons côte à côte ; — et, l'âme avec l'âme, nous fuirons de France vers le ciel !

TALBOT

Ils sortent.

TALBOT

‌

¹³⁸⁰

SCÈNE XX

(Le champ de bataille.)

JOHN

— Ô toi, deux fois mon père, je suis deux fois ton fils ! — C'en était fait de la vie que tu m'avais donnée, — lorsque, avec ta martiale épée, en dépit du destin, — tu as assigné un nouveau terme à mon existence condamnée.

JOHN

— L'épée d'Orléans ne m'a pas fait de mal ; — vos paroles me font saigner le cœur. — Avant qu'un tel avantage soit acheté par une pareille infamie, — avant qu'une gloire éclatante soit sacrifiée pour sauver une vie chétive, — avant que le jeune Talbot fuie le vieux Talbot, — puisse le cheval couard qui m'emporte tomber et mourir ! — Puissé-je devenir l'égal du plus vil paysan de France, — pour être le rebut de l'opprobre et l'esclave de la détresse ! — Non, par toute la gloire que vous avez acquise, si je fuis, je ne suis plus le fils de Talbot ; — ne me parlez donc plus de fuite, c'est inutile. — Le fils de Talbot doit mourir aux pieds de Talbot.

TALBOT

— Suis, toi, ton père en cette Crète désespérée, — ô mon Icare ! Ta vie m'est douce ! — Si tu veux combattre, combats à côté de ton père ; — et, après avoir fait nos preuves, mourons fièrement.

TALBOT

Ils sortent.

TALBOT

‌

SCÈNE XXI

(Une autre partie du champ de bataille.)

(, à Talbot.)

SERVITEUR

— Ô mon cher lord ! Las ! voilà votre fils qu'on apporte.

1400

TALBOT

— Ô mort bouffonne qui nous nargues de ton ricanement, — bientôt nous serons affranchis de ton insolente tyrannie. — Accouplés dans les liens de l'éternité, — et fendant à tire-d'aile l'ondoyant azur, les deux Talbots, — en dépit de toi, échapperont à la mortalité... — Ô toi, dont les blessures siéent à l'horreur de ta mort, — parle à ton père, avant d'expirer... Brave le trépas en parlant, qu'il le veuille ou non. — Suppose que c'est un Français et ton ennemi... — Pauvre enfant ! on dirait qu'il sourit, comme pour dire : — « Si la mort avait été française, la mort serait morte aujourd'hui. » — Approchez, approchez, et déposez-le dans les bras de son père ; — mes esprits ne peuvent plus supporter tant de maux. — Soldats, adieu ! j'ai ce que je voulais avoir, — maintenant que mes vieux bras sont le tombeau du jeune Talbot.

1405

1410

TALBOT

Il meurt

TALBOT

TALBOT

Fanfares. Sortent les soldats et les serviteurs, laissant les deux cadavres.
Entrent Charles, Alençon, Bourgogne, le Bâtard, la Pucelle et ses forces. 1415

CHARLES

— Si York et Somerset avaient amené du renfort, — nous aurions eu une journée bien sanglante.

BÂTARD

— Avec quelle rage frénétique ce louveteau de Talbot — gorgeait son épée novice de sang français ! 1420

PUCELLE

— Je l'ai rencontré une fois, et lui ai dit : — Ô jeunesse vierge, sois vaincue par une vierge ! — Mais lui, avec un superbe et majestueux dédain, — il m'a répondu : Le jeune Talbot n'est pas né — pour être le butin d'une gourgandine ! — Sur ce, s'élançant aux entrailles de l'armée française, — il m'a laissée fièrement, comme une indigne adversaire. 1425

BOURGOGNE

— Certes, il aurait fait un noble chevalier. — Voyez-le enseveli dans les bras — du sanglant nourricier de ses malheurs.

BÂTARD

— Taillons-les en pièces, hachons leurs os : — leur vie fut la gloire de l'Angleterre, la stupeur de la France !

CHARLES

— Oh ! non, n'en faites rien : ceux que nous avons fuïs — vivants, ne les outrageons pas morts. 1430

CHARLES

— Pour quel message de soumission es-tu envoyé ?

LUCY

— Soumission, Dauphin ! c'est un mot purement français ; — et nous autres, guerriers anglais, nous ne savons ce qu'il signifie. — Je viens pour savoir quels prisonniers tu as faits, — et pour reconnaître nos morts. 1435

CHARLES

— Tu parles de prisonniers ! Notre prison, c'est l'enfer. — Mais dis-moi qui tu cherches.

LUCY

— Où est le grand Alcide du champ de bataille, — le vaillant lord Talbot, comte de Shrewsbury, — créé, pour ses rares succès dans la guerre, — grand comte de Washford, Waterford et Valence, — lord Talbot de Goodrig et d'Urchinfield, — lord Strange de Blackmere, lord Verdun d'Alton, — lord Cromwell de Wingfield, lord Furnival de Sheffield, — le trois fois victorieux lord de Falconbridge, — chevalier du très-noble ordre de de Saint-Georges, — du digne Saint-Michel et de la Toison d'or, — grand maréchal des armées de Henry VI — dans le royaume de France ? 1440
1445

PUCELLE

— Voilà un style bien sottement emphatique ! — Le Turc, qui a cinquante-deux royaumes, — n'écrit pas en style aussi fastidieux. — Celui

que tu décores de tous ces titres — est ici à nos pieds, infect et déjà mangé des mouches.

1450

PUCELLE

— On croirait que cet insolent est le fantôme du vieux Talbot, — si fièrement impérieux est le ton dont il parle. — Au nom du ciel ! qu’il emporte ces cadavres ; si nous les gardions ici, — ils ne feraient qu’infecter et putréfier l’air.

(à Lucy.)

CHARLES

— Va, enlève ces corps d’ici.

1455

LUCY

Je vais les emporter, — mais de leurs cendres surgira — un phénix qui fera frémir toute la France.

CHARLES

— Pourvu que nous en soyons débarrassés, fais-en ce que tu voudras. — Et maintenant que nous sommes en veine de conquête, à Paris ! — Tout est à nous, maintenant qu’est tué le sanguinaire Talbot.

1460

CHARLES

Ils sortent.

CHARLES

‌

SCÈNE XXII

(Un palais royal à Londres.)

ROI HENRY

— Avez-vous lu les lettres du pape, — de l'empereur et du comte d'Armagnac ?

ROI HENRY

— Que pense Votre Grâce de cette motion ?

1465

GLOCESTER

— Je l'approuve, milord, comme le seul moyen — d'arrêter l'effusion de notre sang chrétien, — et de rétablir la tranquillité des deux côtés.

ROI HENRY

— Oui, ma foi, mon oncle ; car je l'ai toujours pensé, — c'est une chose impie et contre nature, — qu'un conflit si barbare et si sanguinaire — règne entre les adeptes de la même foi.

1470

GLOCESTER

— De plus, milord, pour former plus vite — et resserrer plus solidement le nœud de cette alliance, — le comte d'Armagnac, qui touche de près à Charles, — un homme de grande autorité en France, — offre à Votre Grâce sa fille unique — en mariage avec une dot large et somptueuse.

ROI HENRY

— En mariage, mon oncle ! hélas ! je suis bien jeune ; — et mes études et mes livres me conviennent bien mieux — que de tendres ébats avec une amante. — Pourtant, faites entrer les ambassadeurs, — et que chacun re-

1475

çoive la réponse qui vous plaira ; — je serai satisfait de tout choix — tendant à la gloire de Dieu et au bien de mon pays.

ROI HENRY

— Seigneurs ambassadeurs, vos requêtes respectives — ont été examinées et débattues. — Votre proposition est bonne autant que raisonnable ; — en conséquence nous sommes fermement résolus — à arrêter les conditions d'une paix amicale ; — et c'est par milord de Winchester que nous les ferons — immédiatement transmettre en France. 1480

(, à un ambassadeur.)

GLOCESTER

— Et quant à l'offre de mon seigneur votre maître, — j'en ai instruit son altesse en détail, — si bien que, satisfait des vertus de la dame, — de sa beauté et de sa dot, — le roi entend la faire reine d'Angleterre. 1485

(, à l'ambassadeur.)

ROI HENRY

— Pour preuve de cet agrément, — portez-lui ce joyau, gage de mon affection.

ROI HENRY

À Gloucester.

1490

ROI HENRY

— Et sur ce, milord protecteur, faites-les escorter — et conduire en toute sûreté jusqu'à Douvres ; là, qu'on les embarque — et qu'on les confie à la fortune de la mer.

ROI HENRY

Sortent le roi Henry et sa suite, puis Gloucester, Exeter et les ambassadeurs.

1495

WINCHESTER

— Arrêtez, monseigneur le légat ; vous recevrez, avant de partir, la somme d'argent que j'ai promis — de présenter à Sa Sainteté — en échange des graves insignes dont elle m'a revêtu.

LÉGAT

— J'attendrai le bon plaisir de votre seigneurie.

WINCHESTER

Ils sortent.

1500

WINCHESTER

‌

SCÈNE XXIII

(La France. Une plaine en Anjou.)

CHARLES

— Ces nouvelles, messeigneurs, doivent relever nos esprits abattus. — On dit que les puissants Parisiens se révoltent — et reviennent au martial parti des Français.

ALENÇON

— Marchez donc sur Paris, royal Charles de France, — et ne retenez pas
votre troupe dans l'inaction. 1505

PUCELLE

— Que la paix soit avec eux, s'ils reviennent à nous ! — Sinon, que la
ruine s'attaque à leurs palais !

MESSAGER

— Succès à notre vaillant général, — et prospérité à ses partisans !

CHARLES

— Quel avis envoient nos éclaireurs ? Parle, je te prie. 1510

CHARLES

— L'avertissement est quelque peu soudain, mes maîtres ; — mais nous
allons sur-le-champ nous préparer à les recevoir.

BOURGOGNE

— Je compte que l'ombre de Talbot n'est pas là ; — maintenant qu'il a
disparu, monseigneur, vous n'avez rien à craindre.

PUCELLE

— De toutes les passions basses, la peur est la plus réprouvée. — Com-
mande la victoire, Charles, elle est à toi, — dût Henry en écumer et 1515
l'univers s'en désoler.

CHARLES

— En avant donc, messeigneurs, et que la France soit triomphante !

CHARLES

Ils sortent.

CHARLES

‌

1520

SCÈNE XXIV

(Devant Angers.)

PUCELLE

— Le régent triomphe, et les Français fuient. — À l'aide donc, charmes magiques, périaptes, — et vous esprits d'élite qui m'avertissez, — et me signifiez les accidents à venir !

PUCELLE

Tonnerre.

PUCELLE

— Agiles serviteurs, ministres — de l'altier monarque du Nord, — appa-
raissez, et aidez-moi dans cette entreprise. 1525

PUCELLE

Entrent des démons.

PUCELLE

Les démons se promènent en silence.

PUCELLE

— Oh ! ne me tenez pas en suspens par un trop long silence ! — Habitée à vous nourrir de mon sang, — je suis prête à me couper un membre et à vous le donner, — en retour de nouveaux services, — pourvu que vous condescendiez à m’assister encore.

1530

PUCELLE

Ils baissent la tête.

PUCELLE

— Nul espoir de secours ! mon corps — sera votre récompense, si vous accédez à ma demande.

1535

PUCELLE

Ils secouent la tête.

PUCELLE

— Quoi ! le sacrifice de mon corps, de mon sang — ne peut obtenir de vous le concours habituel ! — Alors prenez mon âme, oui, mon corps, mon âme, tout, — plutôt que de laisser vaincre la France par l’Angleterre !

1540

PUCELLE

Ils disparaissent.

PUCELLE

— Voyez ! ils m’abandonnent ! Le moment est donc venu — où la France doit abaisser son sublime panache — et laisser tomber sa tête dans le giron de l’Angleterre. — Mes anciennes incantations sont trop faibles, —

et l'enfer est trop fort pour que je lutte contre lui. — Maintenant,
France, ta gloire s'abîme dans la poussière.

1545

PUCELLE

Elle sort.

PUCELLE

— Tu ne saurais être changé en une forme pire.

YORK

— Oh ! Charles, le Dauphin est un bel homme, lui ; — nulle autre forme
que la sienne ne saurait plaire à votre œil délicat.

1550

PUCELLE

— Peste soit de Charles et de toi ! — Puissiez-vous tous deux être surpris
brusquement — par des mains sanguinaires, endormis dans vos lits !

YORK

— Farouche sorcière, enchanteresse blasphématrice, retiens ta langue !

PUCELLE

— Laisse-moi, je te prie, exhaler mes malédictions.

YORK

— Exhale-les, mécréante, quand tu seras sur le bûcher.

1555

YORK

Ils sortent.

SUFFOLK

— Qui que tu sois, tu es ma prisonnière.

SUFFOLK

Il la considère.

SUFFOLK

— Ô beauté suprême, ne crains rien, ne fuis pas, — je ne te toucherai que d'une main déférente ; — je baise ces doigts en signe de paix éternelle, — et les pose doucement sur ta hanche délicate. 1560

SUFFOLK

Il lui envoie un baiser du bout des doigts et la prend par la taille.

SUFFOLK

— Qui es-tu ? dis, que je puisse te révérer.

SUFFOLK

— Moi, je suis comte, et je m'appelle Suffolk. — Ne t'en offense pas, merveille de la nature, — tu étais destinée à être prise par moi. — Ainsi 1565
le cygne abrite sa couvée duvetée — en la retenant prisonnière sous son aile. — Pourtant, si cette servitude te blesse, — va, et redeviens libre, comme amie de Suffolk.

SUFFOLK

Elle se détourne comme pour s'en aller.

SUFFOLK

— Oh ! reste, je n'ai pas la force de la laisser partir ; — ma main voudrait
la délivrer, mais mon cœur dit non. — Le soleil, en se jouant sur le cris-¹⁵⁷⁰
tal d'une source, — y fait étinceler un reflet de ses rayons ; — ainsi appa-
raît à mes yeux cette beauté splendide. — Volontiers je lui ferais ma
cour, mais je n'ose parler... — Je vais demander une plume et de l'encre,
et écrire ma pensée... — Fi de la Poole ! ne te diminue pas. — N'as-tu pas¹⁵⁷⁵
une langue ? n'est-elle pas ta prisonnière ? — Te laisseras-tu intimider
par la vue d'une femme ? — Oui, telle est la majesté princière de la
beauté — qu'elle enchaîne la langue et trouble les sens.

MARGUERITE

— Dis-moi, comte de Suffolk, si tel est ton nom, — quelle rançon dois-je
payer pour pouvoir m'en aller ? — Car je vois bien que je suis ta prison-¹⁵⁸⁰
nière.

(, à part.)

SUFFOLK

— Comment peux-tu affirmer qu'elle repoussera tes instances, — avant
d'avoir mis son amour à l'épreuve ?

MARGUERITE

— Pourquoi ne parles-tu pas ? Quelle rançon dois-je payer ?

(, à part.)

SUFFOLK

— Elle est belle, et partant faite pour être courtisée ; — elle est femme, et¹⁵⁸⁵
partant faite pour être obtenue.

(, à part.)

SUFFOLK

— Fou que tu es, souviens-toi que tu as une femme ; — alors comment Marguerite peut-elle être ton amante ?

MARGUERITE

— Je ferais mieux de le laisser, car il ne veut rien entendre.

SUFFOLK

— Voilà qui gâte tout : je joue de malheur !

1590

MARGUERITE

— Il parle au hasard : sûrement, l'homme est fou !

SUFFOLK

— Et pourtant une dispense peut s'obtenir.

MARGUERITE

— Et pourtant je souhaite que vous me répondiez.

(, à part.)

SUFFOLK

— J'obtiendrai cette madame Marguerite. Pour qui ? — Eh ! pour mon roi ?...

1595

SUFFOLK

Haut.

SUFFOLK

Bah ! mauvais échafaudage !

MARGUERITE

— Il parle d'échafaudage. C'est quelque charpentier.

(, à part.)

SUFFOLK

— Pourtant mon amour pourrait être satisfait ainsi, — et la paix rétablie entre les deux royaumes. — Mais à cela il y a encore un obstacle : — car son père a beau être roi de Naples, — duc d'Anjou et du Maine ; il est ¹⁶⁰⁰ pauvre, — et notre noblesse fera fi de l'alliance.

MARGUERITE

— Écoutez, capitaine. Vous est-il loisible de m'entendre ?

(, à part.)

SUFFOLK

— En dépit de leurs dédains, cela sera : — Henry est jeune, et cédera vite.

¹⁶⁰⁵

SUFFOLK

Haut.

(, à part.)

MARGUERITE

— Qu’importe que je sois captive ! Il a l’air d’un chevalier, — et il ne me manquera de respect en aucune façon.

SUFFOLK

— Madame, daignez écouter ce que je dis.

(, à part.)

MARGUERITE

— Peut-être serai-je délivrée par les Français ; — alors je n’ai pas besoin
d’implorer sa courtoisie. 1610

SUFFOLK

— Chère madame, prêtez-moi votre attention dans une cause...

(, à part.)

MARGUERITE

— Bah ! d’autres ont été captives avant moi.

SUFFOLK

— Madame, pourquoi babillez-vous ainsi ?

MARGUERITE

— Je vous demande pardon ; c’est un quid pro quo .

1615

SUFFOLK

— Dites-moi, gente princesse, ne trouveriez-vous pas — votre captivité bien heureuse, si vous deveniez reine ?

MARGUERITE

— Une reine en captivité est plus misérable — qu'un esclave dans la plus basse servitude. — Car les princes doivent être libres.

SUFFOLK

Et vous le serez — si le roi souverain de l'heureuse Angleterre est libre. 1620

MARGUERITE

— Eh ! que me fait sa liberté ?

MARGUERITE

Quoi ?

SUFFOLK

Son amante.

MARGUERITE

— Je suis indigne d'être la femme de Henry.

SUFFOLK

— Non, gente madame : c'est moi qui suis indigne — de courtiser une dame si charmante pour en faire sa femme, — sans avoir moi-même aucune part à ce choix. — Qu'en dites-vous, madame ? consentez-vous ? 1625

MARGUERITE

— Si cela plaît à mon père, je consens.

SUFFOLK

— Alors nous allons faire avancer nos capitaines et nos étendards. —
Puis, madame, sous les murs mêmes du château de votre père, — nous
demanderons, par un parlementaire, à conférer avec lui. 1630

SUFFOLK

Les troupes anglaises s'avancent.

SUFFOLK

— Vois, René, vois, ta fille est prisonnière.

RENÉ

— De qui ?

SUFFOLK

De moi. 1635

RENÉ

Suffolk, quel remède ? — Je suis un soldat incapable de pleurer — et de
récriminer contre les caprices de la fortune.

RENÉ

— Suffolk parle-t-il comme il pense ?

SUFFOLK

La belle Marguerite sait — que Suffolk ne flatte pas, ne dissimule pas, ne ment pas.

1640

RENÉ

— Sur ta foi de grand seigneur, je descends — pour signifier ma réponse à ta noble demande.

SUFFOLK

— Et moi j’attends ici ta venue.

SUFFOLK

René quitte le rempart.

RENÉ

— Brave comte, soyez le bienvenu sur nos territoires. — Commandez en Anjou selon le bon plaisir de Votre Honneur.

1645

SUFFOLK

— Merci, René, heureux père de cette charmante enfant, — faite pour être la compagne d’un roi. — Que répond Votre Grâce à ma requête ?

RENÉ

— Puisque tu daignes courtoiser son faible mérite — pour faire d’elle la princesse épouse d’un tel seigneur, — qu’on me laisse posséder en toute quiétude — mes comtés du Maine et d’Anjou, — à l’abri de toute oppression et des coups de la guerre ; — et, à cette condition, ma fille sera à Henry, s’il le désire.

1650

RENÉ

— Eh bien, au nom du roi Henry, — comme représentant de ce gracieux prince, — reçois la main de ma fille, en gage de sa foi.

1655

SUFFOLK

— René de France, je te rends de royales actions de grâces, — car je sers ici les intérêts d'un roi.

SUFFOLK

À part.

SUFFOLK

— Et pourtant je serais bien aise, il me semble, — d'être ici mon propre procureur.

1660

SUFFOLK

Haut.

SUFFOLK

— Je vais donc partir pour l'Angleterre avec cette nouvelle, — et presser cette solennité nuptiale. — Sur ce, adieu, René ! Mets ce diamant en sûreté — dans le palais d'or qui lui convient.

RENÉ

— Je t'embrasse, comme j'embrasserais — ce prince chrétien, le roi Henry, s'il était ici.

1665

MARGUERITE

— Adieu, milord. Les souhaits, les louanges et les prières — de Marguerite sont pour toujours assurés à Suffolk.

MARGUERITE

Elle va pour s'éloigner.

SUFFOLK

— Adieu, ma chère dame ! Mais écoutez, Marguerite... — Aucun compliment princier pour mon roi ? 1670

MARGUERITE

— Portez-lui tous les compliments qui siéent — à une jeune fille, à une vierge, à sa servante.

MARGUERITE

— Si fait, mon cher lord ; un cœur pur et sans tache, — que n'a jamais altéré l'amour, voilà ce que j'envoie au roi. 1675

SUFFOLK

— Et ceci avec.

SUFFOLK

Il l'embrasse.

MARGUERITE

— Ceci est pour toi-même ! Je n'aurais pas la présomption — d'envoyer à un roi des gages si futiles.

MARGUERITE

Sortent René et Suffolk.

1680

SUFFOLK

— Oh ! que n’es-tu pour moi !... Mais arrête, Suffolk ; — tu ne dois pas t’égarer dans ce labyrinthe ; — il s’y cache des Minotaures et d’affreuses trahisons. — Charme Henry en lui vantant tant de merveilles ; — rappelle-toi les vertus suprêmes de Marguerite, — ses grâces expansives et naturelles qui éclipsent l’art ; — évoque souvent leur image sur la mer, — en sorte qu’une fois agenouillé aux pieds de Henry, — tu puisses, en l’émerveillant, lui faire perdre la tête.

1685

SUFFOLK

Il sort.

SUFFOLK

‌

SCÈNE XXV

(Le camp du duc d’York, en Anjou.)

YORK

— Qu’on amène cette sorcière, condamnée au feu.

1690

PUCELLE

— Misérable décrépît ! vil et ignoble gueux ! — Je suis issue d’un plus noble sang. — Tu n’es ni mon père ni mon parent.

BERGER

— Assez ! assez ! ne vous déplaie, milords, cela n'est pas. — Toute la paroisse sait que je l'ai engendrée : — sa mère, qui vit encore, peut attester — qu'elle est le premier fruit de mon célibat.

1695

(, à la Pucelle.)

WARWICK

— Impie ! tu veux renier ta famille !

YORK

— Ceci démontre quel a été son genre de vie : — criminelle et vile ! sa mort en est la digne conclusion.

BERGER

— Fi, Jeanne ! t'obstiner ainsi ! — Dieu sait que tu es une tranche de ma chair ; — et tu m'as fait verser bien des larmes ; — ne me renie pas, je te prie, gentille Jeanne.

1700

PUCELLE

— Arrière, paysan !... Vous avez suborné cet homme — dans le but de ravalier ma noble naissance.

BERGER

Il sort.

YORK

— Emmenez-la ; car elle a trop longtemps vécu — pour remplir le monde de ses vices.

1705

PUCELLE

— Laissez-moi vous dire d’abord qui vous condamnez. — Je ne suis pas la fille d’un pâtre grossier, — je suis issue d’une race de rois, — vertueuse et sainte, élue d’en haut, — par une inspiration de la grâce céleste, — pour accomplir sur terre des miracles transcendants. Jamais je n’ai eu affaire aux mauvais esprits ; — mais vous qui êtes pollués par la débauche, — souillés du sang irréprochable des innocents, — corrompus et tarés par mille vices, — parce que vous n’avez pas la grâce que d’autres ont, — vous croyez chose parfaitement impossible — d’opérer des miracles autrement que par le secours des démons. — Non ! vous vous méprenez ! Jeanne d’Arc est restée — vierge depuis sa tendre enfance, — chaste et immaculée même en pensée ; — et son sang virginal, si rigoureusement répandu, — crierà vengeance aux portes du ciel.

YORK

— Oui, oui !... qu’on l’emmène à l’exécution.

(, aux exécuteurs.)

WARWICK

— Et écoutez, mes maîtres ; sous prétexte qu’elle est vierge, — n’épargnez pas les fagots ; qu’il y en ait raisonnablement ; — placez des barils de poix contre le fatal poteau, — afin d’abréger ses tortures.

YORK

— À Dieu ne plaise !... la sainte vierge grosse !

WARWICK

— Le plus grand miracle qui se soit jamais accompli ! — Voilà donc où en est venue votre stricte pruderie ?

YORK

— Elle et le Dauphin ont jonglé ensemble. — Je supposais bien que ce serait là son refuge.

WARWICK

— N'importe, marchez ; nous ne voulons pas laisser vivre de bâtard, — spécialement quand Charles en est le père.

PUCELLE

— Vous vous trompez ; mon enfant n'est pas de lui. — C'est Alençon qui¹⁷³⁰ a obtenu mon amour.

YORK

— Alençon ! ce Machiavel notoire ! — L'enfant mourra, eût-il mille vies.

PUCELLE

— Oh ! permettez ; je vous ai trompé ; — ce n'est ni Charles, ni même le duc que je viens de nommer, — c'est René, le roi de Naples, qui a triomphé de moi.

1735

WARWICK

— Un homme marié ! Pour le coup, c'est intolérable !

YORK

— Ah ! voilà une donzelle ! Je crois qu'elle ne sait pas au juste — qui accuser. Il y en a tant !

WARWICK

— C'est signe qu'elle a été libérale et généreuse.

PUCELLE

— Eh bien, qu'on m'emmène d'ici ! Je vous laisse ma malédiction. —
Puisse le glorieux soleil ne jamais réfléchir ses rayons — sur le pays que
vous habitez ! — Mais que la nuit et l'ombre sinistre de la mort — vous
environnent, jusqu'à ce que le malheur et le désespoir — vous forcent à
vous rompre le cou ou à vous aller pendre. 1740

PUCELLE

Elle sort conduite par des gardes. 1745

YORK

— Tombe en lambeaux et consume-toi jusqu'à la cendre, — horrible et
maudit ministre de l'enfer !

CARDINAL

— Lord régent, je salue Votre Excellence — en vous remettant des lettres
du roi. — Car sachez, milords, que les États de la chrétienté, — émus de
compassion à l'aspect de ces lamentables conflits, — ont imploré avec
ferveur une paix générale — entre notre nation et l'ambitieux Français. 1750
— Et voici le Dauphin et sa suite — qui s'avancent pour conférer avec
vous sur quelques articles.

WARWICK

— Patience, York ! si nous concluons une paix, — ce sera à de si sévères
et si strictes conditions — que les Français y gagneront peu. 1755

CHARLES

— Lords d'Angleterre, puisqu'il est convenu — qu'une trêve pacifique
sera proclamée en France, — nous venons savoir de vous-mêmes —
quelles seront les conditions de ce pacte.

YORK

— Parlez, Winchester ; car la bouillante colère qui me suffoque, — à la vue de nos funestes ennemis, — ferme le passage à ma voix empoisonnée. 1760

WINCHESTER

— Charles, et vous tous, voici ce qui a été décidé : — Considérant que le roi Henry consent, — par pure compassion et par pure indulgence, — à délivrer votre pays d’une guerre désastreuse — et à vous laisser respirer au sein d’une paix fructueuse, — vous deviendrez les loyaux vassaux de sa couronne. — Et toi, Charles, à cette condition que tu jureras — de lui payer tribut et de te soumettre, — tu seras placé comme vice-roi sous ses ordres, — tout en jouissant de la dignité royale. 1765

ALENÇON

— Faut-il donc qu’il ne soit plus que l’ombre de lui-même, — qu’il orne son front d’une couronne, — et que, quant à la substance même de l’autorité, — il ne conserve que le privilège d’un simple sujet ! — Cette 1770

CHARLES

— Il est notoire que je possède déjà — plus de la moitié du territoire français — et que j’y suis honoré comme roi légitime. — Vais-je donc, pour obtenir la portion non conquise, — abdiquer ma prérogative — au point de ne régir le tout qu’en qualité de vice-roi ? — Non, seigneur ambassadeur ; j’aime mieux garder — ce que j’ai que perdre, en convoitant le surplus, — la chance de ravoit tout. 1775

YORK

— Insolent Charles ! tu as par de secrètes menées — provoqué une intercession pour obtenir la paix ; — et, maintenant que les choses en

viennent à un compromis, — tu te retranches dans un ambitieux raisonnement ! — Accepte le titre que tu usurpes, — comme un bénéfice que te confère notre roi, — et non plus comme un droit revendiqué par toi ; — sinon, nous te persécuterons par une guerre incessante. 1780

(, à Charles.)

RENÉ

— Monseigneur, vous vous obstinez à tort — à discuter la teneur de ce contrat. — Une fois cette occasion perdue, je parie dix contre un — que nous ne retrouverons pas la pareille. 1785

ALENÇON

— À parler franchement, c'est votre devoir — de préserver vos sujets de ces massacres — et de ces exterminations atroces qui sont provoquées chaque jour — par la poursuite des hostilités ; — acceptez donc cette trêve, — quitte à la rompre quand il vous plaira. 1790

WARWICK

— Que dis-tu, Charles ? Nos conditions tiennent-elles ?

YORK

— Jure donc allégeance à Sa Majesté ; — sur ta foi de chevalier, jure de ne jamais désobéir — et de ne jamais être rebelle à la couronne d'Angleterre, — ni toi, ni ta noblesse.

YORK

Charles et les siens font acte de féauté.

1795

YORK

— Maintenant licenciez votre armée quand il vous plaira ; — suspendez vos enseignes et faites taire vos tambours, — car nous inaugurons ici une paix solennelle.

YORK

Ils sortent.

YORK

‌

1800

SCÈNE XXVI

(Londres. Le palais du roi.)

ROI HENRY

— Noble comte, votre merveilleuse description — de la belle Marguerite m’a tout étonné. — Ses vertus, rehaussées par ses charmes extérieurs, — ont fait naître dans mon cœur la passion profonde de l’amour. — Et de même que la violence d’un orageux coup de vent — pousse contre la marée le plus puissant bâtiment, — de même je suis entraîné par le souffle de sa renommée, — soit pour faire naufrage, soit pour arriver au port, — où je dois jouir de son amour.

1805

ROI HENRY

— Et jamais Henry ne réclamera d’elle autre chose. — Ainsi, milord protecteur, consentez — à ce que Marguerite soit reine d’Angleterre.

GLOCESTER

— Je consentirais donc à flatter le mal ? — Vous savez, milord, que Votre¹⁸¹⁰
Altesse est fiancée — à une autre dame hautement estimée. — Comment
vous dégager de ce contrat, — sans entacher d'un reproche votre hon-
neur ?

SUFFOLK

— Comme un gouvernant se dégage d'un serment illicite, — ou comme
un homme qui, dans une joute, ayant fait vœu — d'essayer sa force,¹⁸¹⁵
abandonne pourtant la lice — à cause de l'infériorité de son adversaire.
— La fille d'un pauvre comte est un parti inférieur, — et conséquem-
ment peut être refusée sans offense.

GLOCESTER

— Eh ! je vous prie, qu'est de plus Marguerite ? — Son père n'est rien de
mieux qu'un comte, — quoiqu'il se rehausse de titres pompeux.¹⁸²⁰

GLOCESTER

— Et il en est de même du comte d'Armagnac, — puisqu'il est le proche
parent de Charles.

EXETER

— En outre, son opulence garantit une riche dot, — tandis que René est
plus prêt à recevoir qu'à donner.

ROI HENRY

— Est-ce par l'effet de votre récit, — mon noble lord de Suffolk, ou bien¹⁸²⁵
parce que — ma tendre jeunesse n'a pas encore été atteinte — de la pas-
sion brûlante de l'amour, — je ne puis le dire ; mais ce dont je suis sûr,
— c'est que je sens dans mon cœur une si violente agitation, — de si

vives alarmes d'espérance et de crainte, — que je souffre du travail de ma pensée. — Vite donc, embarquez-vous ; courez en France, milord, — accédez à toute convention, et faites — que madame Marguerite consente — à traverser les mers et à venir en Angleterre pour être couronnée — la reine fidèle et sacrée du roi Henry ! — Pour suffire à vos dépenses et à tous les frais, — levez un dixième sur le peuple. — Partez, vous dis-je ; car, jusqu'à votre retour, — je reste tourmenté de mille inquiétudes.

ROI HENRY

À Glocester.

ROI HENRY

— Et vous, bon oncle, bannissez tout mécontentement ; — si vous me jugez sur ce que vous fûtes, — et non sur ce que vous êtes, je sais que vous excuserez — cette exécution brusque de mon désir. — Et sur ce, mettez -moi dans une retraite où, loin de toute compagnie, — je puisse raisonner et ruminer mes peines.

ROI HENRY

Il sort.

GLOCESTER

— Oui, ses peines ! elles commencent, je le crains, pour durer toujours.

GLOCESTER

Sortent Glocester et Exeter.

SUFFOLK

Il sort.

